

**Louis-Honoré Fréchette**

**Mes loisirs**

poésies



**BeQ**

**Louis-Honoré Fréchette**  
(1839-1908)

**Mes loisirs**  
poésies

*(Québec : Typographie de Léger Brousseau, 1863)*

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Volume 90 : version 1.1  
Mars 2002

Louis Fréchette a publié plusieurs recueils de poésies, des drames et deux recueils de contes, *La Noël au Canada* (1900) et *Originaux et détraqués* (1892). De plus, il a fait paraître plusieurs contes dans différents journaux.

Son oeuvre poétique comprend sept volumes, mais l'auteur a parfois reproduit les mêmes textes (avec quelques petits ajouts ou simplement des corrections) dans différents recueils, de sorte que son oeuvre est moins abondante qu'elle n'y paraît.

- *Mes loisirs* (1963).
- *La voix d'un exilé* (1868).
- *Pêle-mêle* (1877).
- *Fleurs boréales* (1879).
- *Les oiseaux de neige* (1880).
- *La légende d'un peuple* (1887).
- *Feuilles volantes* (1891).

# Table

Chronologie.....	6
Préface .....	21
Prologue.....	24
La poésie.....	27
L'Iroquoise du lac Saint-Pierre .....	31
Hommage à M. le chevalier Falardeau.....	41
Un soir au bord du lac Saint-Pierre .....	44
Le premier de l'an 1861 .....	47
La guerre.....	52
La charité.....	55
Alleluia .....	57
Le héros de 1760.....	63
Les pins de Nicolet.....	69
À mon chien « Vaillant ».....	71
Rêverie.....	73
La nymphe de la fontaine .....	76
À M. Alfred Garneau.....	78
Sa première lettre.....	80
Fièvre .....	82
Louise .....	84
Souvenir.....	85
Sur une fleur .....	86
Chant de la Huronne.....	87
Chant des Voltigeurs .....	89
Chant des chasseurs de Saint-Louis .....	92
La fête nationale .....	94

Corinne .....	96
Juliette .....	98
À mon frère Edmond .....	100
Flora .....	101
Elle .....	103
Les canotiers .....	105
Le retour de « L'Abeille » .....	107
Minuit .....	112
Le matin .....	115
Le colibri.....	118
Le retour.....	120
Barcarolle.....	122
Un petit mot d'amour .....	124
Mon rêve rose .....	126
La foi, l'espérance et la charité .....	128
Ne pleure pas! .....	130
Le poète-bohême .....	132
Misère .....	134
Épilogue .....	135

## Chronologie.

**1839** (16 novembre) – Naissance à Pointe-Lévis de Louis-Honoré Fréchette. Famille bourgeoise.

**1854-60** – Études classiques au Séminaire de Québec (où il est chassé à cause de son esprit frondeur), au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et au Séminaire de Nicolet. À treize ans, il perd sa mère, et il ne se sent pas d'affection pour la femme que son père marie par la suite. À quinze ans, peut-être à cause de cela, il fait une fugue de quelques semaines aux États-Unis.

*« Fréchette n'avait que treize ans quand il perdit sa mère. Celle qui la remplaça au foyer fut loin de conquérir l'affection de l'enfant: elle fit même si bien, par la violence de ses corrections, que celui-ci, un beau jour, quitta la place et s'en fut aux États-Unis... Notre futur poète dût trouver plutôt rude ce premier contact avec l'exil: il était sans ressources, et trop jeune pour savoir un métier. Après avoir essayé de gagner sa vie comme télégraphiste, il en fut réduit à casser des cailloux pour les chemins. »* Henri **d'Arles**, dans (3), p. 4.

*« Fréchette ne fut pas précisément un écolier modèle: il n'eut jamais le prix de sagesse, ni celui d'application, mais il en rapporta beaucoup d'autres. »* L.-O. **David**, dans (2), p. 155.

*« Il n'eut rien de l'élève prodige ni du fort en thème. Il fit un bon cours, qui n'eut rien de brillant. Pour la bonne raison qu'il n'était pas, ni ne fut jamais, un bourreau de travail. Remarquablement intelligent, il avait une certaine indolence d'esprit qui l'empêchait de s'appliquer consciencieusement aux matières du programme. Toutes ne lui plaisaient pas d'ailleurs également. Son labeur était intermittent, par bourrées. »*  
Henri d'Arles, dans (3), p. 5.

**1859** – Il publie son premier poème, *À un jeune poète*, dans *L'Abeille*, petit journal imprimé au Séminaire de Nicolet.

**1860-61** – Études de droit à l'Université Laval. « Les témoignages contemporains s'accordent à nous le représenter comme sacrifiant aux Muses des heures qu'il aurait dû passer à pâlir sur les vieux livres de jurisprudence », raconte Henri d'Arles.

*« C'était le temps où les étudiants faisaient la vie de bohème suivant toutes les traditions, moitié gamins, moitié gentilshommes, lisant beaucoup plus Dumas que Pothier, faisant un peu de tout, excepté le bien. Fréchette se jeta corps et âme dans cette vie de bohème; c'est chez lui qu'on se réunissait, dans une mansarde de la rue du Palais, qu'il habitait avec Alphonse Lusignan, ancien rédacteur du Pays. Ils étaient là généralement une dizaine, turbulente confrérie de jeunes gens de talent, devenus presque tous de respectables pères de famille et des citoyens*

*modèles, mais terribles tapageurs alors, flâneurs incomparables, et organisateurs d'équipées qui plus d'une fois troublèrent la paix de cette bonne ville de Québec. Il fallait les voir réunis autour d'une vieille table chargée de pipes et de tabac, passant des soirées et des nuits à rire et chanter, à parler et fumer. Quelle verve! Quel entrain! Quelles tempêtes lorsque la discussion tombait sur la politique! Quelquefois, Fréchette lisait ses vers au milieu des applaudissements de la docte réunion ou d'un déluge de quolibets suivant le caprice et l'humeur du moment. » L.-O. David, dans (2), p. 156.*

**1861** – Il s'intéresse au journalisme, collabore au *Journal de Québec*. En même temps, il devient traducteur au Parlement.

**1862** – Sa pièce, *Félix Poutré*, connaît un énorme succès à la Salle de musique de Québec.

*« Louis Fréchette fut le premier à croire qu'une pièce de théâtre vraiment canadienne pouvait tenir la scène en dehors des collèges et des salles paroissiales. Avec Papineau et Félix Poutré, il parvint à remplir des salles et obtint de la presse un accueil très favorable. [...] ses succès marquèrent une date : celle où l'on commença à se rendre au théâtre pour voir des pièces canadiennes. » Maurice Lemire et Reine Bélanger dans le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec.*

**1863** – Son premier recueil de poésie, *Mes loisirs*, est publié. Il fréquente la librairie de Crémazie, mène une vie de bohème, se mêle un peu de politique. Il est républicain et admire Papineau et les patriotes de 1837-38. À la fin de sa vie, il rejettera l'idée d'annexion avec les États-Unis.

**1864** – Admis au barreau, il ouvre à Lévis un bureau d'avocat. Mais les clients se font attendre. Avec son frère Edmond, il fonde, en 1864, un premier journal, *Le Drapeau de Lévis*, puis l'année suivante, un second, *La Tribune de Lévis*. Il y expose des idées républicaines et anticléricales, qui soulèvent l'hostilité de plusieurs. Les deux journaux sont vite acculés à la faillite.

*« Chacune de ses ambitions semble vouée à un échec. Il aimerait s'exercer dans l'éloquence du barreau, mais l'occasion ne lui en est pas offerte. Cette carence de clientèle a, en outre, l'inconvénient de laisser vide son gousset. Son petit volume de vers ne supplée pas, par sa vente, aux revenus professionnels. Personne ne l'achète. L'auteur n'en retire ni profit ni gloire. Le journalisme enfin, suprême refuge, en ces temps-là, de ceux qui ne réussissaient à rien d'autre, ne lui est pas favorable. Il y a là de quoi exaspérer Fréchette, qui ne fut jamais un modèle de ténacité, de patience, ou d'assiduité à creuser le même sillon. Naturellement impulsif, mécontent des autres et de lui-même, il prend une résolution extrême, et, secouant la poussière de ses souliers, quitte son pays et s'en va à Chicago. Ce n'est plus l'humeur acariâtre d'une belle-mère qui le pousse*

*vers l'exil, c'est le Canada tout entier conjuré contre lui. Les difficultés, tout-à-fait ordinaires, qu'il a rencontrées, et qui sont le lot de la plupart des débutants, son imagination les exagère, les grossit jusqu'aux proportions d'un symbole. Car, de l'autre côté de la frontière, il va se donner une attitude, bien conforme aux fantaisies romantiques: il sera le génie méconnu. La patrie, il la voit aux mains de véritables vampires. Il l'aime ardemment. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit gouvernée par de pareils mécréants? Ah! le poète va prendre sa revanche de tout ce qu'il a souffert. Sa voix, que l'on n'a pas écoutée, va s'enfler et devenir un tonnerre et faire trembler ses persécuteurs: La Voix d'un exilé.» Henri d'Arles, dans (3), pp. 10-11.*

**1866** – Appauvri, il s'exile à Chicago, où vivait alors une importante communauté francophone. Aussitôt il fonde un journal, *L'Observateur*, qui meurt très jeune. Il occupe alors un poste au département des terres de l'Illinois Central Rail Road Co. Certains croient que l'exil à Chicago avait été rendu obligatoire par le fait que Fréchette avait été surpris avec un espion fézien lors d'une visite d'installations militaires à Québec.

**1868** – Il quitte sa situation, pour prendre la direction de *L'Amérique*, qu'il avait fondé avec Théophile Guérout et Samuel Pinta. Il se lance dans la politique, tentant vainement de se faire élire dans des charges publiques, sous la bannière du Parti républicain. Il publie *La Voix d'un exilé*, recueil de

vers satiriques contre ses adversaires politiques et littéraires. Il obtient ainsi une certaine renommée au Québec.

*« C'est une mince plaquette de vingt-six pages, datée d'octobre 1866 et de mai 1868, véritable poche de fiel répandue sur des ennemis problématiques ou des criminels à l'eau-de-rose. (...) La voix d'un exilé constitue une monstrueuse erreur de jugement. Et l'on sourit à la lecture de ces diatribes où les déboires personnels déforment la vision à un degré inouï. [...] Ce petit pamphlet créa une certaine sensation. Attaquer les puissants du jour éveille l'intérêt public. À ce point de vue, rien n'a plus fait peut-être pour édifier la renommée poétique de Fréchette. Il fallait ce coup de gueule pour s'imposer à l'attention de ses compatriotes. De loin, l'exilé brisait les vitres, bousculait les meubles, promenait la cravache à travers parlements et prétoires, assassinait les grands hommes, vociférait, hurlait, écumait, se haussait à la taille des prophètes pour stigmatiser ses oppresseurs. De pareils accès de violence, s'ils nous apparaissent sans mesure avec leur objet, ne laissèrent pas cependant de remuer l'opinion. La Voix de l'exilé marque un moment très important dans la carrière de notre poète, pour d'autres raisons que sa valeur intrinsèque. C'est elle, c'est cette petite chose mystérieuse, introuvable, devenue curiosité bibliographique, que presque personne n'a vue, ni lue, que l'on ne connaît que par de vagues échos, c'est cela qui a entouré le*

*nom de Fréchette d'une légende. Et la légende fait partie de ce que les hommes appellent la gloire. »*

Henri **d'Arles**, dans (3), pp. 11-12.

**1870** – Il abandonne *L'Amérique*, alors que le journal prend parti pour la Prusse dans la guerre qui s'est déclarée en Europe. Bref séjour en Louisiane, où il compose son poème sur le Mississippi.

**1871** – Il revient s'installer à Québec et commence à s'intéresser à la politique. Candidat défait dans Lévis, en 1871; nouvelle tentative vaine de se faire élire l'année suivante. Il affiche son opposition au projet de Confédération. Il ouvre une étude d'avocat et se met à pratiquer.

**1872** – Dans *Lettres à Basile*, il fustige le traditionnalisme du juge et écrivain A.-B. Routier.

*« Quelques mois seulement après son arrivée à Lévis, exactement au mois de novembre 1871, Fréchette s'engageait avec M. Adolphe-Basile Routhier, à propos des Causeries du dimanche, dans une polémique qui eut beaucoup de retentissement, qui fit couler dans les colonnes de l'Événement et du Nouveau-Monde une encre parfois bien noire, et dont Fréchette marqua le premier toute l'ampleur en intitulant ironiquement ses articles: Lettres à Basile. »* Mgr Camille **Roy**, dans (5), p. 142.

*« Je ne puis plus être catholique, paraît-il, attendu que je ne suis point monarchiste, que je suis contre les privilèges de castes, que je suis démocrate enfin! [...] Bien, M. Basile! vous avez*

*toute ma reconnaissance. Je suis heureux que vous me donniez l'occasion de prouver, une fois pour toutes, votre ignorance crasse à l'endroit de la doctrine catholique dans ses rapports avec les gouvernements civils. Il y a assez longtemps que vous et votre école essayez de faire croire au peuple que le mot république est synonyme d'hérésie; que la démocratie est une impiété, et que le système monarchique est la seule forme de gouvernement autorisée par l'Église.» Louis Fréchette, dans (4), pp. 43-44.*

**1874** – Après deux tentatives infructueuses, il réussit à se faire élire député du comté de Lévis au Parlement fédéral. Mais il est défait à l'élection suivante, en 1878.

**1875** – Il épouse Emma Beaudry, fille d'un riche marchand de Montréal. Le couple aura deux garçons, dont l'un mort jeune, et trois filles.

**1877** – *Pêle-mêle* : poèmes.

**1878** – Défait aux élections, il s'installe alors à Montréal et se consacre désormais à l'écriture.

**1879** – *Les fleurs boréales* : poèmes. Dans ce recueil Fréchette reprend plusieurs pièces qui avaient déjà paru dans *Mes loisirs* ou dans *Pêle-mêle*.

**1880** – Sa pièce, *Papineau*, connaît un assez bon succès à l'Académie de Musique de Montréal. Il publie aussi un autre recueil de poèmes, *Les oiseaux de neige*, qui lui valent le prix Montyon de l'Académie française. C'est la première fois que ce prix est accordé à un Canadien. Il se rend à Paris pour y recevoir son prix et fait la rencontre de Victor Hugo. Il est acclamé par la critique.

*« Tous les journaux de France célébrèrent à l'envi, comme un événement national, le succès triomphal de notre compatriote et firent l'éloge du petit peuple resté si fidèle à son origine, à ses traditions françaises.*

*« Les Canadiens ne manquèrent pas, naturellement, d'applaudir à un succès dont l'honneur rejaillissait sur eux, et ils donnèrent au poète lauréat, à son retour de France, un banquet mémorable, une fête vraiment littéraire où des discours éloquents furent prononcés par des orateurs et hommes de lettres distingués... » L.-O. David, dans (2), p. 168.*

**1882** – Il devient membre fondateur de la Société royale du Canada. Il en sera président en 1900 et 1901.

**1887** – Il publie à Paris *La Légende d'un peuple*, ouvrage en vers consacré aux exploits et aux héros de notre histoire. Le livre « se divise en trois époques. La première est consacrée à la découverte de l'Amérique et du Canada, aux premiers missionnaires et explorateurs ainsi qu'aux luttes contre les Iroquois; la deuxième s'inspire des principaux épisodes de la guerre contre les Anglais, surtout de la campagne de 1760 et de ses résultats; la troisième a trait à certains faits marquants du régime anglais, comme la bataille de Châteauguay, la rébellion de 1837 et la condamnation de Louis Riel. » (6) Ce livre, qui a un grand retentissement, lui apporte la gloire.

*« La Légende d'un peuple! Quel plus beau titre et quelle plus noble idée! Ce peuple canadien, dont le sang est le nôtre, le voici qui*

*nous déroule, par la voix inspirée d'un de ses fils, les gloires, les sacrifices, les douleurs, les espérances de son histoire.* » Jules **Claretie**, dans sa préface à l'édition de 1908 de *La Légende d'un peuple*.

**1889** – Il est nommé greffier du Conseil législatif de Québec.

**1891** – *Feuilles volantes* : poèmes. La France lui décerne la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

**1892** – *Originaux et détraqués* : recueil de contes. Ce livre restera longtemps son livre le plus populaire. Le livre « présente douze types québécois hauts en couleurs, plus ou moins maniaques et quelquefois comiques. Ce sont plutôt des caricatures que des personnages vraisemblables. » (1)

**1893** – *Lettres à M. l'abbé Baillargé*.

**1894** – Dans *Le Lauréat*, William Chapman accuse Fréchette (qu'il surnomme Victor Hugo le Petit) d'avoir plagié des poètes français, surtout Victor Hugo. Fréchette se défend dans des articles de journaux.

*« ... quand j'aurai fait le triage complet des vers qui appartiennent au lauréat [Fréchette] parmi ceux qui ne lui appartiennent pas, quand j'aurai fait voir dans les Fleurs boréales, la Légende d'un peuple et les Feuilles volantes tous les grossiers pastiches, toutes les pièces mal charpentées, tous les rabâchages, tous les lieux communs, tous les clairs de lune, tous les contresens et toutes les gaucheries qui s'y trouvent, je défierai alors M. Fréchette de trouver un écrivain canadien de quelque valeur qui*

*veuille signer sa moins mauvaise pièce.* » William Chapman, dans (1), p. 10.

*« M. Fréchette s'est efforcé toute sa vie d'imiter Victor Hugo, en politique comme en littérature, seulement, il faut le dire, à la manière du molosse qui voudrait copier le lion. »* Idem, p. 63.

**1897** – La reine d'Angleterre lui accorde le grade de compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

**1900** – *La Noël au Canada* : recueil de contes. Le livre avait d'abord paru en anglais sous le titre: *Christmas in French Canada*, à Toronto, Londres et New York; Fréchette, semble-t-il, escompte atteindre à une réputation internationale en publiant ce livre. Les contes ont été écrits originellement soit en anglais soit en français. Fréchette a le projet de publier un autre recueil de contes, *Masques et fantômes*, qui aurait repris des contes parus dans divers journaux. Mais devant l'insuccès de *La Noël au Canada*, il abandonne le projet et semble se désintéresser du conte. Des recueils de ces contes épars ne paraîtront qu'après sa mort. Fréchette comptait sur sa poésie et son théâtre pour passer à la postérité et il dédaignait les contes qu'il avait écrits.

**1903** – *Véronica* : pièce en vers. « La pièce est tirée des vieilles chroniques florentines. » Le drame se déroule en effet à Florence vers 1633.

**1906** – Depuis 1895, il fait campagne pour l'érection d'un monument à Octave Crémazie; ce n'est qu'onze ans plus tard, sur le carré Saint-Louis, qu'une statue est érigée: un buste de Crémazie, sculpté par Philippe Hébert. Fréchette a parcouru la province, donné des conférences, dont les profits

étaient affecté à ce projet. Il consacre les dernières années de sa vie à la publication de ses *Oeuvres complètes*, mais ne peut terminer la tâche.

**1908** (31 mai) – Il décède dans sa ville natale, Lévis. Il laisse des *Mémoires intimes*, qui avaient été publiées dans *Le Monde illustré*, et qui ne paraîtront en volume qu'en 1961.

*« Les dernières années de sa vie ont été tristes, désolées; il souffrait de neurasthénie, maladie cruelle qui peuple le cerveau de papillons noirs et enveloppe l'âme d'un voile de deuil. Cet homme qui avait tant aimé la vie – un peu trop peut-être – désirait la mort et l'appelait, lui demandant de mettre un terme à ses souffrances. Elle finit par répondre à ses appels.*

*« Un soir du mois de mai 1908, on le trouva mourant à la porte du couvent des Sourdes-Muettes. Il venait de quitter ma maison; nous avions passé la soirée ensemble à parler de notre jeunesse et surtout de la mort et de l'autre vie. Car il revenait toujours à ce sujet, malgré mes efforts pour l'en détourner. » L.-O. David, dans (2), p. 172.*

**1961** – *Mémoires intimes*.

---

### Sources :

(1) William Chapman, *Le lauréat : critique des oeuvres de M. Louis Fréchette*. Léger Brousseau, imprimeur, Québec, 1894.

(2) L.-O. David, *Souvenirs et biographies, 1870-1910*. Librairie Beauchemin Ltée, Montréal, 1911.

(3) Henri d'Arles, *Louis Fréchette*. Toronto, The Ryerson Press, 1924 (?).

(4) Louis H. Fréchette, *Lettres à Basile à propos des Causeries du dimanche de M. A. B. Routhier*. Imprimerie du Bureau de *L'Événement*, Québec, 1872.

(5) Abbé Camille Roy, *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*. Imprimerie de l'action sociale limitée, Québec, 1914.

(6) *Histoire de la littérature canadienne-française*, par Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent. Centre éducatif et culturel, Inc., Montréal, 1968.

# **Mes loisirs**

*à H \*\*\**

## Préface

Chaque chose doit avoir son commencement : chaque livre doit avoir une préface... ne serait-ce qu'un *point d'interrogation*, (j'ai lu nombre de longues préfaces qui n'en disaient pas davantage).

Aussi, tout auteur jeune ou vieux qui se présente, surtout pour la première fois, devant le public, un livre à la main, ne manque pas d'en décorer les premières pages par une jolie préface, où il se donne le plus souvent force coups d'encensoirs. C'est un tort, à mon idée. Un livre, quand il est bon, se recommande de lui-même, et, s'il est mauvais, la plus belle préface ne le rendra pas moins ennuyeux.

Aussi je me garderai de tomber dans ce que j'appelle un travers, et quelques mots seulement me serviront d'introduction à mes lecteurs, si toutefois j'en ai.

– Ce livre contient-il une idée?

C'est une question que l'on est en droit de me faire en ouvrant les premières pages de ce recueil, et à laquelle je suis forcé de répondre :

– Non!

J'ai écrit par pur délasserment, par amour pour l'art, sans jamais suivre d'autre règle que le caprice du moment, d'autre voie que celle où me poussait mon imagination, d'autre étoile que celle de l'inspiration qui naît des circonstances.

– Ce livre a-t-il un but?

– Peut-être!

D'abord, étant, je crois, la première publication de ce genre dans notre jeune pays, ce volume, quoique bien défectueux, sera toujours un pas de fait pour la littérature canadienne; et ce pas, tout petit qu'il soit, est déjà une tâche assez noble à remplir.

Puis, mon cher lecteur, et vous surtout, charmante lectrice, si ces quelques vers, enfants de mes rêves et de *mes loisirs*, peuvent faire passer plus vite quelques uns de ces instants où vous n'avez rien de mieux à faire qu'à vous ennuyer, j'aurai atteint un double but, et je n'aurai pas à regretter mes heures de travail.

Québec, février 1863.

*Le bon Dieu me dit: Chante!*  
*Chante, pauvre petit!*  
BÉRANGER.

## Prologue

Quand le souffle attiédi des brises parfumées  
Fait reverdir nos bois;  
Quand l'essaim des zéphyr vient peupler les ramées  
D'harmonieuses voix;

Quand le printemps doré vient éployer son aile  
Sur la nature en fleurs;  
Quand le bosquet revêt sa robe solennelle,  
Sa robe aux cent couleurs;

Quand la forêt reprend ses suaves murmures  
Et son front rajeuni,  
Quand les oiseaux du ciel sous l'arceau des ramures  
Ont suspendu leur nid;

Quand on voit reverdir sous l'effort de la sève  
Les troncs chauves et nus,  
Et que tout ce qui vit s'émeut, palpite et rêve  
Des plaisirs inconnus;

Sous les mille buissons qui parfument la rive  
De leurs rameaux fleuris,  
Qui n'a pas entendu la fauvette plaintive  
Pousser de faibles cris?

Qui n'a pas remarqué sa frayeur maternelle,

Et sous le feuillage agité,  
La pauvrette cherchant, tournant, battant de l'aile  
Autour de son nid déserté?

Ah! c'est que ses petits, ses petits qu'elle adore  
Depuis un instant l'ont quitté,  
Ouvrant au vent du ciel leur aile faible encore  
Pour goûter à la liberté!

Ô mes chansons! je suis la craintive fauvette  
Qui voit ses petits, ses amours,  
S'enfuir, et qui pour eux éperdue, inquiète,  
Craint les aigles ou les vautours!

Ô mes vers! vous quittez les rives maternelles  
Pour des pays plus fortunés!  
Pour la première fois vous essayez vos ailes  
Loin du nid où vous êtes nés!

Ce nid que vous quittez, chers enfants de mes veilles,  
Pour vous n'est donc plus assez grand?  
Et vous voulez aller bourdonner aux oreilles  
D'un monde, hélas, indifférent!

Ah! Dieu vous garde, enfants, des riantes promesses  
Que les trompeurs du monde font!  
Car les coupes souvent les plus enchanteresses  
Ont aussi plus de lie au fond!

Vous verrez bien souvent l'envieux à l'œil louche  
Et plein de lâches trahisons...

Ouvrez l'aile et fuyez... le souffle de sa bouche  
Est le plus mortel des poisons!

Évitez les sentiers de l'égoïste infâme  
De sa personne seule épris;  
Et de tous ceux qui n'ont sur la lèvre et dans l'âme  
Que le sarcasme et le mépris!

Et puis, dans votre course errante et vagabonde,  
Ah! puissiez-vous toujours avoir  
Pour tous les pauvres coeurs déshérités du monde,  
Un mot d'amour, un mot d'espoir!

# La poésie

À M. Octave Crémazie.

Fée aux voiles de soies,  
Qui, rêveuse, déploies  
Tes blondes ailes d'or,  
Et t'élances mi-nue,  
Pour suivre dans la nue  
L'audacieux condor!

Divine poésie,  
Ô coupe d'ambrosie,  
De nectar et de miel!  
Voix pleine de mystère,  
N'es-tu pas sur la terre  
L'écho des chants du ciel?

N'es-tu pas, sous tes voiles,  
Ô fille des étoiles,  
Le cadeau précieux  
Qu'une bonté profonde  
Daigna donner au monde  
En souvenir des cieux?

Quand ta voix solennelle  
Résonne, et que ton aile  
Vient le toucher au front,  
L'homme devient un ange

Et dans son vol étrange,  
Il s'élance plus prompt.

Que l'éclair qui serpente  
Et gronde sur la pente  
De l'antique Sina,  
Tandis que son délire  
Prête une âme à la lyre  
Que ta main lui donna.

Les accents du poète  
Dominent la tempête,  
Fille des fiers Autans,  
Et son audace achève  
Le plus sublime rêve  
Des orgueilleux Titans.

Mais, loin des lieux immondes,  
Sur la route des mondes  
Que l'Éternel traça,  
Quand il franchit l'espace  
Jamais sa main n'entasse  
Pélion sur Ossa.

Sa course solennelle,  
D'un seul coup de son aile,  
Le porte aux cieux ravis;  
Son luth divin résonne,  
Et sa voix d'ange étonne  
Les célestes parvis.

Dans des flots de lumière,  
Secouant la poussière  
De ce monde pervers,  
Il plane sur la foule.  
Et sous lui se déroule  
Un nouvel univers.

Et là-haut son génie  
Dérobe l'harmonie  
Aux chœurs de Gabriel,  
Et, nouveau Prométhée,  
Sous la voûte enchantée,  
Ravit le feu du ciel.

### Envoi

Ô poète, j'aimais, aux jours de mon enfance,  
Enfant aux blonds cheveux, au cœur plein d'espérance,  
À lire tes récits ou navrants ou joyeux;  
Quant ton génie épris de notre jeune histoire,  
Par ses mâles accents, d'un frais bandeau de gloire  
Ceignait le front de nos aïeux!

Avec toi je pleurai sur le champ de bataille  
Où le vieux Canadien qu'épargna la mitraille  
Mourait enveloppé de son vieux drapeau blanc;  
Avec toi je rêvai sous le vert sycomore  
Où le farouche Sagamore  
Scalpait son ennemi sanglant!

Avec toi j'admiraï les bords sacrés du Gange,  
Et les riants pays où se cueille l'orange;  
Puis, quittant l'ancien monde et ses coupoles d'or,  
Je revins avec toi sur nos plages fertiles,  
Écouter ce que dit aux roses des Mille-Iles  
Le flot palpitant qui s'endort!

Je te suivis partout, des rives du Bosphore,  
Où ta muse chantait le drapeau tricolore,  
Jusqu'aux sables brûlants de l'île de Java;  
Puis je vis dans ta strophe harmonieuse et fière,  
Derrière le trône de Pierre,  
Briller le front de Jéhova!

Et je voulus aussi, cédant à mon délire,  
Animer sous mes doigts les cordes d'une lyre,  
Et, quoique faible encor, ma muse de vingt ans  
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,  
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :  
« Mes chants naquirent de tes chants! »

# L'Iroquoise du lac Saint-Pierre<sup>1</sup>

## *Légende*

### I

Il fait nuit : tout s'endort dans les forêts sauvages;  
Le Saint-Laurent, ouvrant l'orbe de ses rivages,  
En une immense nappe épanche son flot pur;  
L'onde déroule au loin sa vague transparente  
Et les rives du lac d'une écharpe odorante  
                    Semblent ceindre un miroir d'azur.

---

<sup>1</sup> La légende qu'on va lire n'a pas le mérite de la réalité, ce n'est qu'une simple historiette d'imagination, où l'auteur a essayé de personnifier, pour ainsi dire, le caractère des peuplades sauvages qui furent les premiers habitants de notre pays.

Le fait n'est fondé que sur la croyance où sont les habitants des environs du lac Saint-Pierre, que, dans les belles nuits d'été, on voit une petite lumière qui semble flotter sur le miroir du lac.

Les vieux narrateurs de l'endroit ne manquent pas de raconter à ce sujet plusieurs histoires merveilleuses, d'une authenticité équivoque, puisqu'elles sont, pour la plupart, contradictoires. L'auteur a voulu se servir de cette croyance pour grouper en un seul drame plusieurs actes de barbarie inspirés par la vengeance des Peaux-Rouges; par exemple, les traditions du pays racontent un grand nombre d'histoires de jeunes enfants dérobés par les sauvages et dont on n'a jamais entendu parler depuis.

On lui reprochera peut-être d'avoir mêlé trop d'horreur à son récit; mais, si l'on se rappelle le caractère féroce de la nation iroquoise, les supplices épouvantables qu'ils faisaient souffrir à leurs prisonniers et le motif de vengeance qui fait agir le personnage qu'il met en scène, on avouera qu'il n'a pas dépassé les limites du vraisemblable. [Note de Louis Fréchette]

Le roseau chante au vent sa plaintive romance;  
La lune, comme un phare, au front du ciel immense,  
S'élevant par degrés sur l'aile de la nuit,  
Découpe des grands pins les ramures étranges  
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges  
Ondulant sur le flot qui fuit.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,  
S'envole en tournoyant et sa clameur nocturne  
Se perd dans la forêt avec le bruit du vent;  
La brise rit encore au feuillage du tremble;  
Le ciel sourit à l'onde et chaque étoile tremble  
Dans chaque vague au pli mouvant.

## II

Voyez, là-bas, longeant les détours de la grève,  
Comme un fantôme étrange entrevu dans un rêve,  
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret...  
Aux lueurs de la nuit sa silhouette grise,  
Se détache en passant vacillante, indécise,  
Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une plainte étouffée...  
Est-ce l'esprit des bois? est-ce un sylphe, une fée,  
Qui vient gémir au bord du lac silencieux?...  
Non, c'est un être humain, c'est l'enfant des savanes  
Qui vient parfois, la nuit, s'asseoir sous les platanes,  
L'oeil rêveur, le front soucieux.

Comme un roseau courbé par le vent de l'orage,  
Son front ridé se penche appesanti par l'âge,  
Mais son oeil brille encor dans les brumes du soir;  
Seul débris d'une race indomptable en courage,  
Triste objet de terreur, on la nomme au village :  
*L'Iroquoise du Rocher-Noir.*

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,  
Elle vit sa tribu tomber au champ de gloire,  
Et, quand eut succombé le dernier de ses preux,  
Elle se retira près d'un rocher sauvage  
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage  
Du lac aimé de ses aïeux.

### III

Elle s'est arrêtée au pied d'un vaste chêne.  
Son regard est sanglant; ses longs cheveux d'ébène  
Couvrent presque en entier son large manteau gris.  
Elle parle soudain, et sa voix monotone  
Semble le grincement de la bise d'automne  
Dans les vieux ormes rabougris:

« Ô lac qui, sous mes pieds, laisses dormir tes ondes!  
Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes!  
Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir!  
Manitous qui gardez ces grèves solitaires!  
Rochers silencieux! astres pleins de mystères!  
Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir!

Vos maîtres ont passé comme l'onde qui coule,  
Comme le vent des nuits qui, chaque soir roucoule  
Sous les rameaux des verts sapins;  
Comme un léger canot fuyant à la dérive...  
Et mon oeil attristé cherche en vain sur la rive,  
L'empreinte de leurs mocassins!

Ô lac! te souvient-il des jours de mon jeune âge,  
Quand plaçant, au printemps, nos wigwams sur ta plage,  
Nos guerriers, dans tes bois, venaient chasser le daim?  
Te souvient-il encor de ces jours si paisibles  
Où le vol cadencé des avirons flexibles  
Emportait nos canots bondissant sur ton sein?

Te souvient-il encor de la brune Indienne  
Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne,  
Aux mille murmures du soir,  
Quand elle suspendait à la frêle liane  
Et balançait au vent sa mouvante nâgane  
Berceau d'un guerrier à l'oeil noir?

Te souvient-il encor, quand, dans la forêt sombre,  
Nos bandes poursuivaient de leurs flèches sans nombre  
Les Algonquins fuyant, la rage dans le coeur;  
Ou, sortant tout à coup de leurs mille embuscades,  
Mêlaient leur cri de guerre au bruit de tes cascades  
Et brandissaient dans l'ombre un tomahawk vengeur?

Hélas! ils ont passé comme l'onde qui coule,  
Comme le vent des nuits qui chaque soir roucoule  
Sous les mouvants arceaux des bois!

Et, pliés sous le joug d'une race étrangère,  
Tes bords ont oublié le noble chant de guerre  
Qu'ils répétèrent tant de fois!

Ah! mille fois malheur à ces Visages-Pâles  
Dont les mains brandissant des foudres infernales  
Ont fait de nos guerriers un ravage inouï!  
Leurs victimes encore attendent la vengeance...  
Puisse des assassins l'odieuse puissance  
S'écrouler sous les coups du fier Areskouï!...

Puisse-t-il, dévastant leurs retraites impures,  
Une torche à la main, scalper leurs chevelures,  
Broyer leurs membres palpitants,  
Entonner sur leurs corps l'hymne de la victoire,  
Rougir ses mocassins dans leur sang et... le boire  
Dans leurs crânes encor fumants!... »

#### IV

Elle se tait. Sa voix, comme les cris funèbres,  
Comme l'hymne effrayant de l'oiseau des ténèbres,  
Va d'échos en échos gronder dans la forêt;  
Son oeil noir où se peint une douleur immense  
A semblé méditer une atroce vengeance,  
Un épouvantable projet...

Un sourire infernal vient effleurer sa bouche;  
Son sourcil se contracte et son regard farouche  
Lance au ciel un éclair amer et triomphant;

Sa main s'arme au hasard d'une flèche acérée,  
Et le large manteau dont elle est entourée  
S'entr'ouvre et nous montre... un enfant!

Pauvre fleur qu'un printemps fit éclore sur terre!  
Ange qui, dans les bras d'un monstre sanguinaire,  
Entr'ouvre en souriant son oeil de séraphin!  
La blancheur de son front où brille l'innocence,  
Ses yeux, ses cheveux blonds révèlent sa naissance:  
C'est le fils du seigneur voisin.

Tendre fruit d'un amour aussi pur que sincère,  
Il sommeillait, cet ange, en rêvant à sa mère,  
Dans un lit dérobé sous un épais rideau,  
Quand, nourrissant déjà son projet de vengeance,  
L'Iroquoise au manoir se glissait au silence  
Et l'arrachait à son berceau.

Pauvre mère! tu dors, et tandis que les songes  
Charment ton coeur aimant de leurs riants mensonges,  
Le malheur sur ton front pose sa lourde main,  
Peut-être crois-tu voir un ange au doux sourire  
Qui berce dans ses bras ton enfant qui soupire...  
Quel sera ton réveil demain!

## V

Cependant sur le lac s'épaississent les ombres;  
Le ciel voile ses feux sous des nuages sombres;  
Le vent dans les grands pins a sifflé sourdement;

La cime des forêts se courbe et se relève,  
Et le lac qui mugit vient balayer la grève  
De son flot naguère dormant.

La tempête partout jette son cri sublime;  
Le tonnerre roulant au-dessus de l'abîme,  
Comme un boulet d'airain sur un dôme de fer,  
Éclate et, tout à coup, d'un jet de flamme horrible,  
Embrase un vieux tronc sec dont la lueur terrible  
Éclaire un spectacle d'enfer!

L'Iroquoise était là, comme un sombre génie  
Que l'on croit voir parfois dans les nuits d'insomnie;  
Ses cheveux hérissés se tordaient sous le vent;  
L'enfant paralysé sous son affreuse étreinte,  
Immobile semblait l'oiseau saisi de crainte  
Que fascine l'oeil du serpent.

Longtemps son oeil hagard que la démence anime  
Fixe avec volupté l'innocente victime  
Et savoure à longs traits sa profonde terreur;  
Puis soudain, l'élevant au-dessus de sa tête,  
Pousse un cri... mais en vain, la voix de la tempête  
Est plus forte que sa clameur.

Ombres de ses guerriers, manitous de la plage,  
Esprits, éveillez-vous; c'est vous que, dans sa rage,  
Elle veut pour témoins de son acte sanglant!  
Elle veut sous vos yeux finir son existence,  
En vous offrant, au moins, pour dernière vengeance,  
Le sang d'un jeune guerrier blanc!

Voyez-là soutenant sa victime éperdue!  
Elle s'arme et la flèche un instant suspendue  
En frémissant se plonge au coeur de l'innocent.  
Le voile du trépas couvre son oeil limpide,  
Et son âme d'enfant, bel ange au vol rapide,  
Monte vers le ciel en chantant.

Puis la fureur du monstre atteint son apogée;  
En un délire affreux sa rage s'est changée;  
Son oeil fauve et sanglant lance un horrible éclair;  
Elle pousse un éclat d'un rire sardonique,  
Et danse en écumant la ronde satanique  
Que dansent les damnés d'enfer!

Comme un vent tournoyant au-dessus de l'abîme,  
L'Iroquoise tournait autour de sa victime  
Aux lueurs du flambeau par la foudre allumé  
Quand saisissant enfin la frêle créature,  
Elle scalpe en hurlant sa blonde chevelure  
De son poignard envenimé.

Et, se ruant encor sur la froide dépouille,  
La meurtrit, la déchire, et dans sa rage fouille  
Dans la blessure affreuse ouverte dans son flanc;  
Puis, semblable au vautour, aux entrailles s'attache,  
Lui découvre le coeur, de ses ongles l'arrache  
Et... le dévore tout sanglant...

## VI

Parmi les nénuphars et les algues verdâtres,  
Une roche, là-bas, baigne ses flancs grisâtres,  
Comme un nid d'alcyon caché sous les roseaux.  
C'est là qu'elle s'enfuit, mi-nue, échevelée,  
Et le vent se heurtant sur la roche ébranlée,  
Lui jette l'écume des eaux.

Là, debout sur le roc et promenant dans l'ombre  
Ses regards où fulmine un feu terrible et sombre,  
Le monstre pousse encor un cri rauque et perçant:  
« Je suis vengée enfin!... » Elle dit et s'élançe...  
Et la fille des bois meurt avec sa vengeance  
Au fond du gouffre mugissant.

## Épilogue

Le lendemain matin, deux pêcheurs du village,  
Passant près de l'endroit, trouvèrent sur la plage  
Les seuls restes épars de ce drame émouvant.  
On planta sur les lieux une croix ignorée;  
Et l'on dit que, le soir, une mère éplorée  
Y revint pleurer bien souvent.

L'on dit que, depuis lors, sur la vague dormante,  
On voit courir, la nuit, une torche fumante  
Projetant sur les flots comme un long filet d'or.  
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime?...  
Est-ce l'ange vengeur du crime?...

Nul mortel ne le sait encor.

# Hommage à M. le chevalier Falardeau

## I

Quand l'aigle, fatigué de planer dans la nue,  
A compté les soleils dans son vol triomphant,  
Il revient se poser sur la montagne nue  
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant.

Peintre, tu nous reviens, comme en sa course immense,  
L'aigle qui disparaît dans son sublime essor,  
Puis retourne un instant au lieu de sa naissance,  
Pour s'élaner au ciel et disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles  
Où, sans craindre leur feu, tes pieds se sont posés,  
Tu resplendis encore et l'on voit sur tes ailes  
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

## II

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine  
Une ardente étincelle, une flamme divine  
Te mordre au coeur et te brûler,  
Tu dis: Exilons-nous! quittons ces froides plages!  
Il me faut le soleil, la foudre et les nuages:

Je suis aigle, je puis voler!

Et tu partis... Longtemps la foule indifférente  
N'avait, même des yeux, suivi ta course errante  
    Dans l'immense espace de l'air,  
Quand, de ses mille voix, l'antique Renommée,  
    À ta patrie encore aimée,  
    Jeta ton nom comme un éclair.

Enfin, après avoir médité le vieux monde,  
Tu reviens parmi nous sur les ailes de l'onde,  
    Tout brillant de gloire et d'honneur,  
Et joyeux de pouvoir, après seize ans d'absence,  
    Revoir le lieu de ta naissance  
    Dont l'aspect fait battre ton coeur.

### III

Mais, confiant dans ton étoile,  
Ô noble fiancé des arts,  
Demain tu remets à la voile,  
Pour le vieux pays des Césars;  
Tu retournes au champ fertile  
Où croît le laurier de Virgile,  
Où dort le luth d'Alighieri.  
Florence, la ville artistique,  
Réclame ton pinceau magique,  
Que ses grands maîtres ont mûri.

Va! quitte nos climats de neige!

Pour toi trop sombre est notre ciel;  
Il te faut le ciel du Corrège,  
Le ciel où vécut Raphaël;  
Il te faut le ciel d'Italie,  
Ce ciel tout rempli d'harmonie,  
Ses chants, ses vagues, ses zéphyr;  
Il te faut ses blondes campagnes,  
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,  
Ses chefs-d'oeuvre, ses souvenirs.

Poursuis ta mission divine,  
Illustre fils du Saint-Laurent,  
Et que la gloire t'illumine  
De son rayon le plus brillant!  
Abandonne encor ta Patrie,  
Puisque le laurier du génie  
A couronné ton noble front!  
Pars! et nos rives étonnées,  
En contemplant tes destinées,  
Avec orgueil te nomineront!

# Un soir au bord du lac Saint-Pierre

Souvenir de Nicolet

Doucement balancé par la brise mourante,  
Le lac applanissait sa nappe transparente  
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit;  
Les échos se taisaient au fond du bois sauvage,  
Et sur le sable du rivage,  
Le flot venait mourir sans bruit.

La lune déployait sa chevelure blonde  
Et ses tremblants reflets se déroulaient sur l'onde  
Comme un ruban d'argent sur un voile d'azur;  
La brise caressait la mobile ramée,  
Et son haleine parfumée  
S'endormait avec le flot pur.

Enfin, c'était à l'heure où la verte ramure  
Mêle aux accents du soir un suave murmure,  
Où la feuille frissonne aux baisers du zéphir;  
À l'heure où des ondins la troupe se rassemble;  
À l'heure où chaque étoile tremble  
Dans une vague de saphir.

Fuyant des vains plaisirs les coupes délirantes,  
J'aimais à contempler les ondes murmurantes,  
Ou les flots sommeillant dans le calme des nuits;  
J'aimais à m'égarer dans les bois, sur les grèves,

Laisant au loin flotter mes rêves,  
Ce baume des tristes ennuis.

J'avais vu du soleil la brûlante crinière,  
Ainsi qu'un char de feu dans une immense ornière,  
S'engouffrer au Couchant dans un océan d'or;  
J'avais vu de la nuit se déployer les voiles,  
Et son diadème d'étoiles  
Sur son front scintillait encor.

Et j'errais sur la rive, admirant en silence,  
Les reflets chatoyants du flot qui se balance  
Et glisse en ondulant sur le sable doré;  
Et d'un roseau flexible armant mon doigt timide,  
Je gravais sur l'arène humide  
Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus enivrant que le bruit des fontaines;  
Plus suave qu'un chant sur les vagues lointaines;  
Plus doux que les échos d'un bois mystérieux;  
Qui surpasse en beauté le chant de Philomèle  
Dont la voix chaque soir se mêle  
Au bruit des flots harmonieux.

Nom plus mélodieux que l'onde sur la grève;  
Plus doux qu'un chant d'amour entendu dans un rêve  
Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort;  
Nom plus harmonieux que le vol d'un archange;  
Plus doux que les accents d'un ange  
Qui chante sur sa lyre d'or!

Mais comme un vent léger sur la molle pelouse,  
Passant et repassant, une vague jalouse,  
De son onde venait aussitôt l'effacer;  
Je le gravais encor; mais la vague suivante  
    Détruisait la lettre mouvante  
    Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les rêves du jeune âge!  
Un songe qui s'enfuit; la feuille qui surnage  
Et disparaît bientôt parmi les flots mouvants;  
La trace du proscrit sur la terre étrangère;  
    Une ombre, une vapeur légère  
    Qu'emporte le souffle des vents!

Riante illusion bientôt évanouie;  
Pauvre fleur qu'une aurore a vue épanouie,  
Et qui penche, le soir, son calice flétri;  
Fantôme décevant; souriante chimère;  
    Sylphe dont l'image éphémère  
    S'envole après avoir souri!

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu! qu'est-ce donc que la vie,  
Ce banquet séduisant où notre âme ravie  
Porte une lèvre avide aux coupes des amours?...  
C'est un nom qu'une main a tracé sur le sable  
    Et qu'une lame insaisissable  
    Efface et détruit pour toujours!...

# Le premier de l'an 1861

## I

Écoutons... Minuit sonne, et la cloche sonore  
Semble jeter au vent le glas des trépassés...  
Écoutons ce que dit l'airain qui vibre encore:  
Emporté par le temps dont le souffle dévore,  
Un an vient de s'enfuir dans les siècles passés!

Un an vient de sombrer sur l'océan des âges,  
Et la main du présent lui jette un linceul noir.  
À son premier matin l'air était sans orages,  
Le ciel pur et serein, l'horizon sans nuages,  
Et son premier soleil fut un rayon d'espoir.

Mais à peine avait-il, sur la mer onduleuse,  
Laisse flotter sa voile au souffle du Midi,  
Que la foudre sortant d'une nue orageuse,  
Vint fracasser le mât de la nef voyageuse,  
Et la vague écuma sur son flanc arrondi.

La nuit couvrit le ciel et s'étendit sur l'onde;  
L'Autan fit retentir son râle de géant;  
Et l'esquif emporté par la vague profonde,  
Sans voile erra longtemps sur l'abîme qui gronde  
Et sombra tout à coup dans le gouffre béant.

## II

Le siècle où nous vivons est un siècle en délire,  
Avait dit un poète à la puissante lyre.  
Soufflant partout le vent des révolutions,  
L'esprit voltairien, avec un rire infâme,  
    Veut jeter son poison dans l'âme  
Et courber sous son joug le dos des nations.

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,  
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,  
Fermenter le désordre et le mépris des lois!  
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,  
    Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,  
Jettent l'éclaboussure à la face des rois!

On les a vus les fils de ce siècle parjure,  
La bouche vomissant le blasphème et l'injure,  
S'attaquer à la main qui voulait les bénir;  
On les a vus portant une main sacrilège  
    Sur ce que Dieu même protège,  
Et qui disaient au Christ: Ton règne va finir!

Italie! Italie! ô terre infortunée!  
Pendant le cours sanglant de cette longue année,  
Que de ruisseaux de sang ont sillonné ton sol!...  
Quel est l'audacieux dont la main inhumaine  
    A brisé ton bandeau de reine  
Et dans sa rage osa te souiller par un viol?...

### III

Entendez-vous là-bas, par delà l'Atlantique,  
Comme le bruit pressé de chocs retentissants?...  
La révolution, sanglante, satanique,  
Dans ses ongles étreint les peuples frémissants.

Devant son oeil hagard tout tombe, tout s'écroule;  
Tout l'Occident s'émeut au seul son de sa voix;  
Et le monstre au milieu des ruines qu'il foule  
Est altéré du sang des prêtres et des rois.

Et le vieux monde qui, sur son front chauve et blême,  
Porte le crime écrit en stigmates d'enfer,  
Sur sa lèvre crispée étouffant un blasphème,  
Se tord comme un serpent sous ses griffes de fer.

Tu mourras! avait dit cette hydre sanguinaire,  
À la Foi, que son bras voulait anéantir...  
Elle avait oublié que la Foi du Calvaire  
Se retrempe et renaît dans le sang du martyr.

### IV

À son blasphème horrible, à sa clameur impie,  
Vos coeurs se sont émus, ô fils du Saint-Laurent,  
Et la Foi qui dans vous n'est jamais assoupie  
A su parler plus haut que les cris du tyran.

Vous vous êtes levés, levés comme un seul homme,

Et le monde a pu voir un peuple nouveau-né  
Jurant de protéger le Pontife de Rome  
Contre les attentats d'un traître couronné.

Vous avez protesté contre la perfidie  
Et le flagrant mépris du droit le plus sacré;  
Contre la trahison si lâchement ourdie  
Pour briser le pouvoir d'un vieillard vénéré.

Hier encore, ouvrant les vieilles basiliques  
Que vos pères jadis élevèrent à Dieu,  
Vous vous précipitiez sous leurs vastes portiques,  
Et la foule encombrait les parvis du saint lieu.

Et là, le front penché dans l'ombre et la poussière  
Vous répandiez à flot l'encens de la prière  
Autour d'un glorieux tombeau;  
Vous adressiez des vœux au Dieu de la victoire  
Pour l'âme des héros tombés couverts de gloire  
Aux champs de Castelfidardo.

Et vous disiez: « Honneur à ces nobles victimes,  
À ces vaillants guerriers, défenseurs magnanimes  
Du droit contre ses oppresseurs!  
Pimodan, Parcevaux, dignes d'apothéoses,  
Tombés en défendant la plus sainte des causes,  
L'Univers vous doit des honneurs! »

C'est bien, fils de Champlain, qu'un noble sang anime!  
Vos coeurs n'ont pas éteint cette flamme sublime  
Qui vous brûla dans tous les temps!

Et si, brisant le plomb qui recouvre leur bière,  
Nos pères aujourd'hui revoyaient la lumière,  
Ils souriraient d'orgueil en voyant leurs enfants.

## V

Et maintenant pour nous une autre ère commence;  
Sur les ailes du Temps un nouvel an s'avance,  
Apportant nos destins dans l'ombre ensevelis.  
Vient-il donner au monde un rayon d'espérance,  
Ou, triste messenger, porte-t-il la souffrance  
Et les sombres malheurs enfermés dans ses plis?...

Quoique nous ne puissions sonder l'urne profonde  
Qui dérobe à nos yeux les destins de ce monde,  
Attendons sans effroi les éternels arrêts!  
La barque du Pêcheur sait défier l'orage:  
La parole d'un Dieu la garde du naufrage;  
Le monde peut crouler, mais l'Église, jamais!

## La guerre

Centaure formidable! Euménide écumante!  
Spectre au ride d'enfer, à l'oeil ensorcelé!  
Monstre qui souilles tout de ta bave fumante!  
Fantôme horrible, échevelé!

Des vengeances du ciel effroyable ministre!  
Monarque couronné de malédictions!  
Guerre, vampire affreux dont la lèvre sinistre  
Suce le sang des nations!

Ce n'est donc pas assez que, dans la vieille Europe,  
Tes coups aient fait crouler des trônes de mille ans,  
Il faut, puissant vautour, que ta serre enveloppe  
Les peuples des deux continents!

Il faut à ta fureur de nouvelles victimes!  
Il faut du sang plus jeune à ta voracité!...  
De l'immense Océan franchissant les abîmes,  
Ton vol sur nous s'est arrêté.

Sous ton souffle, j'ai vu l'aigle du Nouveau-Monde,  
L'aigle de Washington, oubliant son destin,  
Fondre sur ses aiglons d'une aile furibonde  
Et déchirer son propre sein!

J'ai vu la mort affreuse étendre ses deux ailes

Des bords du Potomac jusqu'au Mississippi...  
Et ton bras qui frappait ces campagnes si belles  
Ne s'est pas encore assoupi.

Tout tombe! rien ne fuit tes foudres vengeresses!  
Rien de mortel n'échappe à ta sombre fureur!  
Depuis le dur granit des hautes forteresses,  
À l'humble toit du laboureur.

Mais leurs débris, bien loin de lasser ta furie,  
Ne font qu'aiguillonner ta noire soif de sang:  
Et tu veux, te ruant sur ma belle Patrie,  
La percer d'un poignard au flanc.

Loin de tes funestes alarmes,  
Mon pays savoure les charmes  
D'une paisible liberté;  
Et ses enfants dignes d'envie  
Goûtent les plaisirs de la vie  
Au sein de la prospérité.

Rien ne trouble leur existence;  
Les ris, la joie et l'abondance  
Se sont assis à leurs foyers;  
Seul, le soir, au feu qui pétille,  
Le vétéran à sa famille  
Parle batailles et lauriers.

Jamais le vent de tes tempêtes  
N'a soufflé sur les blondes têtes  
Qui se pressent autour de lui;

Leur vie a passé sans nuage;  
Oh! ne vient pas souffler l'orage  
Au sein de leurs coeurs aujourd'hui!

Mais jamais, au jour de l'épreuve,  
On n'a vu les fils du grand Fleuve  
Trembler devant un étranger;  
Et, tous, au premier cri de : *Guerre!*  
On les verra sur la frontière,  
*Sauver la Patrie en danger!*

# La charité

.....j'ai connu la pitié sur la terre,  
Je puis la demander aux cieux.

**Ed. Turquett.**

Riches, quand des plaisirs la bruyante cohorte  
En essaims bourdonnants s'arrête à votre porte  
Et riieuse s'élance en vos salons joyeux;  
Quand, dans vos bals dorés, la valse tournoyante  
Déroule en frais anneaux sa spirale ondoyante  
Sur vos tapis soyeux;

Quant tout est volupté, ravissement et joie;  
Quand on voit miroiter chaque robe de soie  
Aux tremblantes lueurs des candélabres d'or;  
Quand tout jette l'ivresse à votre âme ravie,  
Et que, dans votre coeur, des peines de la vie  
Le souvenir s'endort;

Quand, chaudement drapés dans vos riches fourrures  
Vous courez étaler vos brillantes parures  
Traînés par vos coursiers mordant des freins d'argent;  
Quand près de vous s'incline une foule empressée,...  
Oh! n'avez-vous jamais une seule pensée  
Pour le pauvre indigent?

Déshérité de tout, forçat de la souffrance,  
Il n'a, pour prolonger sa pénible existence,

Que quelques vieux haillons, qu'un morceau de pain noir;  
Il est là grelottant dans sa froide mansarde...  
Paria du bonheur, l'avenir ne lui garde  
Qu'un morne désespoir!

Oh! ne l'oubliez pas dans vos fêtes splendides!  
Pour lui le soleil n'a que des rayons livides;  
Sa vie, à lui, n'est plus qu'une longue douleur...  
Oh! ne l'oubliez pas! rien qu'une simple obole  
Peut rendre au malheureux qu'elle sauve et console  
La vie et le bonheur!

Donnez à l'orphelin, à l'infirmes, à la veuve,  
À tous ces pauvres coeurs que la souffrance abreuve;  
Donnez, donnez! la main de Dieu vous le rendra:  
C'est lui qui l'a promis. Et vous surtout, madame,  
Qui connaissez si bien les doux penchants de l'âme,  
Oh! faites des heureux, et l'on vous bénira!

# Alleluia

HOMMAGE À M. L'ABBÉ TH. CARON.<sup>2</sup>

## I

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes;  
L'immense sacrifice est enfin achevé:  
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...  
Et le monde est sauvé!

Un hymne a retenti sous les sacrés portiques  
Et les échos du ciel ont redit les cantiques  
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.  
Des brûlants Séraphins les augustes phalanges,  
Les Trônes étonnés, les sublimes Archanges  
Chantent le triomphe d'un Dieu!

Chantez, anges des cieux, et dans votre allégresse  
Entonnez tous en chœur votre chant le plus beau;  
Celui pour qui le ciel était dans la tristesse  
Est sorti du tombeau!

L'Univers tout entier frémissait d'épouvante:  
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante  
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva,

---

<sup>2</sup> Supérieur du Collège de Nicolet.

Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe  
Que l'Homme-Dieu s'élançe ainsi qu'une colombe  
Vers le palais de Jéhova!

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde  
Lucifer sur son trône a tremblé de terreur,  
Et la mort jusqu'ici la maîtresse du monde  
A trouvé son vainqueur.

## II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres  
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,  
Une immense clarté dans les ombres a lui.  
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire...  
Tremblants, épouvantés, les gardes du Prétoire  
Tombent foudroyés devant lui.

Il vit!... et du tombeau secouant la poussière,  
Tout brillant de splendeur il éblouit les yeux...  
Puis soudain dans des flots d'éclatante lumière  
On voit s'ouvrir les cieux!

Alors trois escadrons des célestes armées,  
Chantant et secouant leurs ailes enflammées  
Au devant de leur roi dirigeant leur essor,  
Et de blonds Chérubins aux vêtements de neige  
D'un vol harmonieux précèdent le cortège  
Portés sur leurs six ailes d'or!

Bientôt le front caché sous ces ailes brûlantes,  
Ils adorent le fils du monarque éternel,  
Et sur ses pas divins leurs cohortes brillantes  
Remontent vers le ciel.

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine  
Suivent pendant la nuit la course aérienne,  
Tous ces princes du ciel suivent le roi des rois;  
Leurs mains laissent tomber des roses immortelles;  
Ils chantent et soudain les harpes éternelles  
Frémissent d'amour sous leurs doigts;

### III

« Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre!  
« Chantez avec les cieux l'éternel hozanna!  
« Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire  
« Aux foudres du Sina!

« Sion! ferme à jamais tes augustes portiques!  
« N'éveille plus l'écho de tes lambris dorés!  
« Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,  
« Sur tes autels sacrés!

« Éteints tes encensoirs dont la flamme odorante  
« Roule en flots de parfums, se ranime ou s'endort!  
« Plus de fêtes le soir à la lueur mourante  
« De tes sept lampes d'or!

« Ne verse plus à flots le nard et le dictame,

« N'embaume plus les airs du parfum le plus pur,  
« Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname  
« Dans tes urnes d'azur!

« Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme:  
« Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains  
« Qui viennent d'immoler une auguste victime,  
« Le sauveur des humains.

« Malheur à toi, Sion! malheur aux déicides!  
« Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts;  
« Sur toi des légions de soldats intrépides  
« Fondront de toutes parts.

« À son banquet ton Dieu t'appela la première,  
« Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix;  
« Et voilà que son bras a réduit en poussière  
« Le sceptre de tes rois.

« Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses:  
« Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours;  
« Il a frappé du pied tes hautes forteresses,  
« Tes orgueilleuses tours!

« Quitte, Galiléen, ta retraite profonde;  
« Va par tout l'Univers faire entendre ta voix  
« Et timide pêcheur va conquérir le monde:  
« Ton arme c'est la croix!

« Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,  
« Ô race des gentils, ô fortunés mortels!

« À celui dont la mort vous a donné la vie  
« Élevez des autels.

« Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre!  
« Chantez avec les cieux l'éternel hozanna!  
« Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire  
« Aux foudres du Sina! »

#### IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace,  
Et leur brillant essaim comme un astre qui passe,  
S'élançait par delà tous les mondes ravis.  
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,  
Et les demeures éternelles  
Inclinent devant eux leurs augustes parvis.

#### V

Fleuves, ruisseaux, fontaines,  
Filtrant sous le gazon,  
Forêts, immenses plaines!  
Montagnes dont les chaînes  
Dentellent l'horizon!

Vagues, flots de la grève,  
Écume du torrent,  
Rameaux bouillants de sève  
Que la brise soulève  
De son souffle odorant!

Murmures du rivage  
Où s'endort le flot bleu,  
Foudres qui dans l'orage  
Déchirez le nuage  
Par un sillon de feu!

Des forêts murmurantes  
Orchestre aux mille voix,  
Ouragans et tourmentes,  
Cascades écumantes  
Grondant au fond des bois!

Brillant concert des mondes,  
Rochers silencieux,  
Immensité des ondes,  
Et vous, grottes profondes,  
Chantez le roi des cieux!...

Chantez le roi des cieux, sur votre lyre immense!  
Chantez le roi des cieux dans un commun transport!  
Il est ressuscité!... Pour chanter sa puissance  
Unissez de vos voix le grandiose accord!

Chantez, bardes des cieux, sur vos lyres sublimes!  
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé!  
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,  
Et le monde est sauvé!

# Le héros de 1760

À mon ami F.-X.-A. Trudel.<sup>3</sup>

Puissent les souvenirs de cette grande histoire  
Consoler notre siècle orphelin de la gloire!  
**Méry.**

## I

Ô fils du Canada, vous souvient-il encore  
Quand du beau Saint-Laurent le rivage sonore  
Ne retentissait plus que du bruit des combats?  
Vous souvient-il encor de ces longs jours d'alarmes  
Où chacun brandissant ses armes  
Allait au champ d'honneur conquérir le trépas?

De hameaux en hameaux, de chaumière en chaumière,  
L'ennemi promenait la torche incendiaire,  
Et nos murs devant lui s'écroulaient embrasés;  
Pour nous chaque laurier devenait inutile;  
Chaque victoire était stérile,  
Et nos soldats tombaient sous le nombre écrasés.

Héros de Carillon, ton illustre victoire  
Avait couvert ton front d'une immortelle gloire,  
Mais n'avait pas sauvé le pays de ses maux;

---

<sup>3</sup> Avocat à Montréal.

Et bientôt sous les murs de ta belle patrie,  
    Frappé d'une balle ennemie,  
Tu succombes, Montcalm, mais tu meurs en héros.

Québec était tombé; sur ses cendres fumantes,  
Sur ses murs écroulés, sur ses tours chancelantes  
Ondulaient les couleurs du sanglant Léopard;  
Et les malheureux fils de la Nouvelle-France  
    Semblaient, dans leur longue souffrance,  
Se roidir sous le poids d'un affreux cauchemar.

Mais tu parus, Lévis! l'éclair de ton génie  
Suspendit un instant notre longue agonie,  
Et ton sabre brilla comme un glaive de feu.  
Tu ranges près de toi le reste de tes braves,  
    Et le fier vainqueur que tu braves  
S'arrête devant toi, comme devant un dieu!

Il s'étonne... il hésite... il reconnaît l'épée  
Qui dans le sang anglais tant de fois s'est trempée,  
Et tremble pour l'honneur du drapeau d'Albion;  
C'est que dans ce guerrier dont l'audace l'affronte  
    Il a reconnu dans son honte,  
De l'immortel Montcalm l'immortel compagnon.

Oui, tremble, malheureux! ta perfide bannière  
Va bientôt se couvrir d'une ignoble poussière;  
Le sol va se joncher des corps de nos bourreaux.  
Tu vas perdre, Albion, en perdant la victoire,  
    Un des beaux fleurons de ta gloire:  
Ton astre va pâlir devant quelques héros!

Le signal est donné! soudain la charge sonne;  
Sur les lignes en feu le salpêtre résonne;  
Cent cratères d'airain vomissent le trépas.  
Cependant, à travers le plomb et la mitraille,  
Lévis dirige la bataille,  
Et sa brillante audace enflamme ses soldats.

Les balles se croisant sur plaine sanglante,  
Portent dans tous les rangs la mort et l'épouvante;  
Le feu des lourds canons éclate avec fracas;  
La foudre a moins de bruit... De l'horrible mêlée  
La voix, de vallée en vallée,  
Fait rugir les échos de ses bruyants éclats.

Tel le fougueux autan, dans la forêt mouvante,  
Tordant des vastes pins la crinière ondoyante,  
De ses longs sifflements étonne les vallons;  
Telle encore, en un jour de tempête et d'orage,  
La foudre sur un roc sauvage,  
De sa terrible voix épouvante les monts.

Cependant un long cri couvre le bruit des armes...  
Tu peux, ô mon pays, tu peux sécher tes larmes:  
Lévis voit à ses pieds tes ennemis vaincus...  
Les bataillons anglais fuient à travers la plaine,  
Et la bannière canadienne  
Voit briller dans ses plis un diamant de plus.

## II

À quelque temps de là, sous le souffle des brises  
Qui venaient arrondir ses larges voiles grises,  
Un navire fendait les eaux du Saint-Laurent.  
Debout et l'oeil tourné vers la rive chérie,  
Un guerrier adressait à sa triste patrie  
Cet adieu déchirant:

« Le vent s'élève et gémit sur la plage;  
« La voile s'enfle, il faut partir, hélas!  
« Que n'ai-je pu trouver sur ce rivage,  
« Dans la victoire un glorieux trépas!  
« Ô Canada! ma seconde patrie,  
« J'ai ceint le fer pour défendre tes droits;  
« J'ai combattu pour ta cause chérie,  
« Et j'ai l'exil pour prix de mes exploits!

« À Carillon, la victoire fidèle,  
« Comme toujours sourit à nos drapeaux;  
« Près d'Abraham, j'abritai sous son aile,  
« De nos lys d'or les glorieux lambeaux.  
« Ô Canada! ma seconde patrie,  
« J'ai ceint le fer pour défendre tes droits;  
« J'ai combattu pour ta cause chérie,  
« Et j'ai l'exil pour prix de mes exploits!

« Adieu, patrie! adieu, vous tous, mes braves,  
« Que je guidai sur le champ de l'honneur!  
« N'allez jamais, comme de vils esclaves,  
« Courber vos fronts sous un joug oppresseur!

« En te quittant, ma seconde patrie,  
« Oh! que ne puis-je encor venger tes droits!  
« Verser mon sang pour ta cause chérie,  
« Et te sauver par de nouveaux exploits! »

### III

Et ce guerrier debout près du mât de misaine,  
Qui pleurait en quittant la rive canadienne,  
Et qui jetait au vent de si touchants adieux,  
C'était Lévis, c'était celui dont la vaillance  
Venait de conserver au drapeau de la France  
Un éclat radieux.

Ce Lévis qui, malgré le fer et la mitraille,  
Pressant les flancs poudreux d'un coursier de bataille,  
Voyait devant ses pas les bataillons s'enfuir!  
Son nom s'était inscrit au temple de Mémoire;  
Mais, pour le Canada, ce dernier chant de gloire  
Fut son dernier soupir.

Il nous fallut céder sous le poids de l'orage,  
Et le beau Saint-Laurent, sur son triste rivage,  
Dut désormais souffrir les pas de l'étranger;  
Et, conservant à peine un rayon d'espérance,  
Lévis sur un navire allait revoir la France,  
Brûlant de se venger.

Hélas! il ne le put; mais depuis sa victoire,  
Tout un siècle est passé sans qu'on vit sa mémoire

Ni son nom se ternir sous le souffle du temps;  
Sans que son blanc drapeau que garde nos rivages  
Obscurcit au contact des siècles et des âges,  
Ses reflets éclatants.

Lévis, sors un instant de ton dernier asile!  
Que ton pied foule encor cette plaine fertile;  
Reviens après cent ans sur le vieux champ d'honneur!  
Vois d'un fier monument la colonne imposante  
Que la main du pays enfin reconnaissante,  
Élève à ta valeur.

Viens revoir un instant les enfants de tes braves!  
Ils ont toujours gardé leurs bras libres d'entraves;  
Ils ont su conserver un nom digne de toi;  
Ils possèdent encore, après cent ans d'orage,  
Ces deux nobles joyaux de leur bel héritage:  
Et leur langue et leur foi!

## Les pins de Nicolet

Ô mes vieux pins touffus, dont le tronc séculaire  
Se dresse défiant le temps qui détruit tout,  
Et, le front foudroyé d'un éclat de tonnerre,  
Indomptable géant, reste toujours debout!

J'aime vos longs rameaux étendus sur la plaine,  
Harmonieux séjours, palais aériens,  
Où les brises du soir semblent à chaque haleine,  
Caresser des milliers de luths éoliens.

J'aime vos troncs noueux, votre tête qui ploie,  
Quand le sombre ouragan vous prend par les cheveux,  
Votre cîme où se cache un nid d'oiseau de proie,  
Vos sourds rugissements, vos sons mystérieux!

Un soir, il m'en souvient, distrait, foulant la mousse  
Qui tapisse en rampant vos gigantesques pieds,  
J'entendis une voix fraîche, enivrante, douce,  
Ainsi qu'un chant d'oiseau qui monte des halliers.

Et j'écoutais rêveur... et la note vibrante  
Disait: « *Ever of Thee!*... » C'était un soir de mai...  
La nature était belle, et la brise odorante...  
Tout ainsi que la voix disait: aime!... et j'aimai!

Ô mes vieux pins géants, dans vos concerts sublimes,

J'ai souvent retrouvé ce divin chant d'amour  
Qui résonne toujours dans mes rêves intimes,  
Et votre souvenir dore mon plus beau jour.

Puissé-je un soir encor, sous vos sombres ombrages,  
Rêver en écoutant vos soupirs amoureux,  
Ou vos longues clameurs quand l'aile des orages  
Vous secoue en tordant vos bras majestueux!

Malheur à qui prendra la hache sacrilège  
Pour mutiler vos flancs par de sanglants affronts!...  
Mais non! ô mes vieux pins! le respect vous protège,  
Et des siècles encor passeront sur vos fronts!

## À mon chien « Vaillant »

Adieu, mon chien, seul ami bien fidèle!  
Toi qui longtemps cheminas sur mes pas!  
Je suis ingrat; mais, vois-tu, c'est pour *elle*...  
Oh! ne m'accuse pas!

Pauvre « Vaillant! » que la brise te porte  
Ce souvenir d'un ami qui, le soir,  
N'a plus, hélas! sur le seuil de sa porte,  
Rien pour le recevoir!

Je t'aimais bien, je te regrette encore...  
Mais, pauvre chien, écoute mon secret:  
Pardonne-moi, car, vois-tu, je *l'*adore,  
Et puis... *elle* t'aimait...

Te souvient-il quand timide et peureuse  
Et chaude encor de mon dernier baiser,  
Sa blanche main, sur ta tête soyeuse,  
Aimait à se poser?

*Elle* t'aimait... oh! sois-*lui* bien fidèle!  
Reporte-*lui* ton amitié pour moi!  
Et, s'il le faut, combats et meurs pour *elle*,  
Pour *elle* immole-toi!

Un jour *elle* était là, près de moi, sur la pierre,

Riant, causant, chantant et rêvant tour à tour;  
Son oeil d'azur voilé par sa blonde paupière  
    Semblait vouloir parler d'amour.

Toi, tu léchais sa main, fraîche, mignonne, blanche,  
Et puis *elle* flattait ton col souple et soyeux,  
Posait son petit pied mollement sur ta hanche,  
    Ou riait de tes bonds joyeux.

Oh! ne *la* quitte pas! chaque jour je regrette  
Ces moments qui seront toujours chers pour mon coeur!...  
Sois son heureux esclave!... et moi, pauvre poète...  
    Et moi... j'envierai ton bonheur!...

# Rêverie

À herminie

... à l'heure où l'ombre apporte  
Les souvenirs.....

**H.P.**

La nuit sur mon chevet avait ouvert son aile;  
Minuit avait jeté sa clameur solennelle;  
La bise s'engouffrait dans le noir corridor;  
Ma lampe, en s'éteignant, d'un dernier reflet d'or,  
Avait baigné la page à peine à moitié lue;  
Le vent faisait crier ma porte vermoulue...  
Et j'écoutais craintif, sans pouvoir m'endormir,  
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir.

.....

Et je portais mes yeux sur ma fenêtre sombre:  
Pas un feu ne brillait... l'ombre, partout de l'ombre...

Et je songeais, mon Dieu, que là-bas, loin là-bas,  
Il existe quelqu'un que je nomme tout bas...  
Que je nomme tout bas, quand le jour qui veut naître  
D'un rayon miroitant vient dorer ma fenêtre...  
Ou quand l'ombre s'approche et que l'aile du soir  
M'apporte souriants mille rêves d'espoir...  
Et quand les pins tordus par la bise d'automne  
Jettent au sein des nuits leur clameur monotone...  
Ou quand le vent d'été dans les feuilles bruit...  
Enfin quand la nature à tous les coeurs sourit.

Je songeais que là-bas, par-delà ces montagnes,  
Par-delà ces forêts, par-delà ces campagnes,  
Il est un lieu chéri tout baigné de soleil,  
À qui mon souvenir prête un éclat vermeil;  
Un lieu qui me rappelle une joie infinie;  
Un lieu dont le nom seul est une symphonie  
Plus douce que le chant d'une brise de mai...  
Car c'est là qu'un matin je la vis... et l'aimai.  
Je la voyais encor, près de moi, sur la pierre,  
Enflammant mon regard du feu de sa paupière,  
Ou bien, folâtre enfant, sur le bord du chemin,  
Marchant à mes côtés et la main dans ma main,  
Tantôt l'air calme et froid, tantôt folle et rieuse,  
Parfois me regardant triste et mystérieuse...

.....  
Et j'écoutais pensif, sans pouvoir m'endormir,  
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir.  
Je voulais l'oublier: mais malgré moi fidèle,  
Je la voyais toujours... mon coeur était plein d'elle...

Ô mes rêves chéris! mes rêves adorés!  
Rappelez-moi toujours mes souvenirs dorés!  
Vous êtes la fontaine où notre âme ravie  
Va puiser tout ce qui la retient à la vie...  
Rêves! si de nos coeurs votre essaim s'envolait,  
L'homme, comme un forçat qui traîne son boulet,  
Irait courbant son front au vent de l'infortune...  
La mort serait aimable et la vie importune.

.....  
Ô mes rêves chéris! mes rêves adorés!  
Rappelez-moi toujours mes souvenirs dorés!

Et je songeais toujours, et toutes mes pensées  
Toujours me reportaient vers ces scènes passées,  
Vers ces moments trop courts, vers ces jours trop  
heureux!

Alors dans les reflets d'un lointain vapoureux,  
Je croyais entrevoir, comme en un vol étrange,  
La forme d'une femme ou l'ombre d'un archange  
Passer en répandant un rayon de splendeur...  
Et ma main se fermait en pressant sur mon coeur  
Tout ce que j'ai gardé de mes heures de joie,  
Une fleur, des cheveux, un simple brin de soie...  
Souvenirs bien-aimés qui ne me quittent plus,  
Seuls vestiges, hélas! de mes bonheurs perdus!...

.....

L'ombre avait disparu; dans ma chambre l'aurore  
Glissait quelques rayons... le jour venait d'éclorre...  
Et j'écoutais encor, sans pouvoir m'endormir,  
Et la forêt se plaindre et l'ouragan gémir...

.....

## La nymphe de la fontaine

Baigne mes pieds du cristal de tes ondes,  
Ô ma fontaine! et sur ton frais miroir,  
Laisse tomber mes longues tresses blondes  
Flottant au gré de la brise du soir!

Nymphe des bois, sur ton bassin penchée,  
J'aime à rêver à l'ombre des roseaux,  
Quand une feuille à sa tige arrachée,  
Ride en tombant la nappe de tes eaux.

J'aime à plonger ma taille gracieuse  
Dans tes flots noirs chantant sous les glaïeuls,  
Quand de la nuit l'ombre silencieuse  
Étend son aile au-dessus des tilleuls.

Oh! j'aime à voir tes vagues miroitantes  
Multiplier les flambeaux de la nuit!  
Oh! j'aime à voir, sous tes algues flottantes,  
Le voile bleu d'une ondine qui fuit!

Tombe toujours en cascade légère!  
Roule toujours en bouillons écumeux!  
Baise en passant les touffes de fougère  
Et porte au loin tes flots harmonieux!

Pour t'écouter, la nuit calme et sereine

Semble endormir les derniers bruits du jour...  
Coule toujours, enivrante fontaine!  
Coule toujours, fontaine, mon amour!

## À M. Alfred Garneau<sup>4</sup>

Ami, posant ta lèvre aux coupes de cinname  
    Que l'hymen nous verse ici-bas,  
Tu vas donc savourer, dans les bras d'une femme,  
    Tout le bonheur que tu rêvas!

Tu vas donc, t'asseyant au seuil d'une famille  
    Où chacun se place à son tour,  
Puiser dans un sourire et dans un oeil qui brille,  
    Tout ce que nous donne l'amour!

Oh! cueille, il en est temps, cette fleur éphémère  
    Qu'on appelle ici le bonheur,  
Avant que quelque fruit à la saveur amère  
    Ne vienne, hélas! glacer ton coeur!

Arrête ton esquif aux rives fortunées,  
    Tandis qu'il en est temps encor,  
De peur que, tout à coup, les vagues déchaînées  
    Ne t'emportent loin de leur bord.

Et si parfois, hélas! au festin de la vie,  
    Ta coupe s'emplissait de fiel,  
Un ange sera là, mystérieux génie,  
    Pour y verser encor du miel!

---

<sup>4</sup> À l'occasion de son mariage avec Mademoiselle Élodie Globenski.

Si parfois, dans ton âme, une espérance morte  
    Venait obscurcir ton bonheur,  
Tu trouveras toujours sur le seuil de la porte  
    Quelqu'un pour réchauffer ton coeur.

C'est la femme ici-bas qui calme les tempêtes  
    Qui pourraient nous faire ployer;  
C'est elle qui toujours peuple de blondes têtes  
    Notre table et notre foyer!

C'est elle, qui trompant les ennuis du voyage,  
    Nous fait boire aux chastes amours;  
C'est elle qui répand la fraîcheur et l'ombrage  
    Au désert brûlant de nos jours!

Va, conduis à l'autel la belle fiancée  
    À qui tu dois donner ton nom!  
Puisse-t-elle toujours, sous tes pas empressée,  
    Être l'ange de ta maison!

Poète! va goûter un bonheur sans mélange  
    Qu'hélas! bien d'autres t'envieront!  
Ton épouse t'attend; cueille les fleurs d'orange  
    Qui couronnent son chaste front.

## Sa première lettre

Charmante petite missive,  
Je te tiens; enfin te voilà...  
Jamais, d'une joie aussi vive,  
Non, jamais mon coeur ne vola.

Ces lettres, qui les a tracées?...  
C'est sa main... c'est elle, ô bonheur!  
C'est là qu'elle a mis ses pensées,  
Et peut-être... un mot de son coeur!

Mon Dieu! que tu me sembles belle,  
Messagère de l'amitié!  
Viens sur mon coeur! parle-moi d'elle!  
Parle-moi d'elle, par pitié!

Est-elle toujours aussi bonne?  
Son coeur est-il toujours aimant?  
Sa main est-elle aussi mignonne?  
Son port est-il aussi charmant?

Est-il toujours aussi céleste,  
Son sourire que j'aimais tant?  
Son air est-il toujours modeste?  
Son regard toujours éclatant?

Sa voix est-elle aussi joyeuse?

Son pied est-il toujours petit?  
Sa chevelure aussi soyeuse,  
Sur son beau front qui resplendit?

Est-elle encore un peu coquette?  
Est-elle railleuse parfois?  
Et puis pense-t-elle au poète :  
Pense-t-elle à moi quelquefois?

Mon Dieu! que tu me sembles belle,  
Messagère de l'amitié!  
Viens sur mon coeur! parle-moi d'elle!  
Parle-moi d'elle, par pitié!

Oh! quand plus tard, sur cette page  
Mon oeil rêveur s'arrêtera,  
De tout ce qu'il aima!...

# Fièvre

(Fragment)

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi, dans mes nuits  
d'insomnie,

Entendre à chaque instant cette étrange harmonie,  
Vibrant comme un sarcasme et comme un glas d'enfer?  
Pourquoi sentir toujours cette main de vampire  
Qui pèse sur mon cœur, l'étreint et le déchire  
De ses ongles de fer?

Pourquoi toujours souffrir sans relâche et sans trêve?  
Pourquoi toujours trembler sous le poids de ce rêve  
Qui me ronge le cœur et fait pâlir mon front?  
Pourquoi sentir toujours mon cerveau qui s'allume,  
Et mon sang qui bouillonne et mon crâne qui fume  
Comme un volcan sans fond?

Pourquoi ce cauchemar? pourquoi ce spectre avide,  
Au rire glapissant, à l'oeil morne et livide,  
Qui, chaque soir, s'en vient s'asseoir à mon chevet?  
Pourquoi ce râle affreux? pourquoi ce bruit de chaîne?  
Faut-il vivre toujours comme un forçat qui traîne  
Ses fers et son boulet?

Je ne demandais rien qu'un petit coin sur terre  
Où j'aurais pu couler mes jours avec mystère,...

Ou, comme l'errant giaour,  
J'aurais planté partout ma tente vagabonde,  
N'enviant jamais rien aux puissants de ce monde  
Qu'un peu de soleil et d'amour!

Jamais le doute affreux, jamais les froides haines,  
Jamais la soif de l'or n'est venu, dans mes veines,  
Infiltrer son mortel poison!  
Je ne désirais rien qu'écouter en silence  
Le farouche océan qui soulève et balance  
Sa grande vague à l'horizon;

Rien que rêver, le soir, en suivant dans l'espace  
Tous ces mondes brillants dont le cortège passe  
Comme des tourbillons de feu;  
En écoutant de loin les rumeurs de l'abîme,  
Ou la voix des forêts dont la houle sublime  
Chante les louanges de Dieu!

Un rêve! un rêve, hélas!... mais un rêve céleste...  
Pourquoi m'avoir ôté, réalité funeste,  
Mon rêve... mon rêve adoré?...  
Adieu, mon rêve d'or!... Fatalité!... je souffre!...  
Le damné qui se tord sur sa couche de soufre,  
Mon Dieu! n'est pas plus torturé!

## Louise

Un soir, elle était là, rêveuse, à mes côtés;  
Le torrent qui grondait nous lançait son écume;  
Son oeil d'azur jetait ses premières clartés,  
Comme un jeune astre qui s'allume!

Sa main touchait ma main, et sur mon front brûlant,  
Ses cheveux noirs flottaient; je respirais à peine...  
Et sur mes yeux émus je sentais en tremblant  
Passer le vent de son haleine!

Mon Dieu, qu'elle était belle! et comme je l'aimais!  
Oh! comme je l'aimais, ma Louise infidèle!  
Infidèle! que dis-je?... Elle ne sut jamais  
Que je me fus damné pour elle!

## Souvenir

Le bal était fini, les danses terminées;  
L'orchestre avait cessé son délirant accord;  
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées;  
Le bal était fini!... moi, je rêvais encor!

Je l'avais entrevue... oh! qu'elle était charmante!  
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or!  
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ardente...  
Mais elle était partie... et je rêvais encor!

Je ne l'ai plus revue... et mon âme inquiète  
A voulu vainement chercher d'autres amours,  
Car depuis ce soir-là, pour le pauvre poète,  
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours!

## **Sur une fleur**

Talisman de l'amour, symbole d'espérance,  
Oh! ne ternis jamais ton reflet éclatant!  
Et sois toujours pour moi la fleur de souvenance,  
Comme la fleur d'azur que Jean-Jacques aimait tant!

# Chant de la Huronne

À M. Ernest Gagnon

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur!  
Qu'un Manitou propice  
À la fille des bois donne un ciel toujours pur!

Le guerrier blanc regagne sa chaumine;  
Le vent du soir agite le roseau,  
Et mon canot, sur la vague argentine,  
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur!  
Qu'un Manitou propice  
À la fille des bois donne un ciel toujours pur!

De la forêt la brise au frais murmure  
Fait soupirer le feuillage mouvant;  
L'écho se tait et de ma chevelure  
L'ébène flotte au gré du vent!

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur!  
Qu'un Manitou propice  
À la fille des bois donne un ciel toujours pur!

J'entends les pas de la biche timide...  
Silence!... vite! un arc et mon carquois!  
Volez! volez! ô ma flèche rapide!  
Abattez la reine des bois!

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur!  
Qu'un Manitou propice  
À la fille des bois donne un ciel toujours pur!

# Chant des Voltigeurs<sup>5</sup>

Dédié au Col. C. Léonidas de Salaberry  
Second fils du héros de Châteauguay

Allons, Voltigeur, en avant!

Vole à la gloire,

À la victoire!

Allons, Voltigeur, en avant!

Vole à la gloire,

Bannière au vent!

Allons, Voltigeur, en avant!

En avant!

Là-bas sur la colline,

Ton ennemi t'attend;

Arme ta carabine;

Marche tambour battant!

Va protéger et nos champs et nos villes,

Sous le drapeau qui possède ta foi!

Tu trouveras de nouveaux Thermopyles:

Léonidas est encore avec toi!

Allons, Voltigeur, en avant!

Vole à la gloire,

À la victoire!

Allons, Voltigeur, en avant!

Vole à la gloire,

---

<sup>5</sup> Musique de M. Ernest Gagnon.

Bannière au vent!  
Allons, Voltigeur, en avant!  
En avant!

Au feu de la bataille,  
Sois calme, sois serein!  
Affronte la mitraille  
Avec un front d'airain!  
Sur ton pays des hordes étrangères  
Veulent régner par le fer et l'effroi!  
Oppose-leur tes phalanges légères:  
Léonidas est encore avec toi!

Allons, Voltigeur, en avant!  
Vole à la gloire,  
À la victoire!  
Allons, Voltigeur, en avant!  
Vole à la gloire,  
Bannière au vent!  
Allons, Voltigeur, en avant!  
En avant!

Combats pour ta patrie!  
Combats pour tes amours!  
N'épargne point ta vie:  
Un brave vit toujours!  
Fils de héros tombés au champ de gloire,  
Sois digne d'eux en mourant pour ton roi!  
Va! tes hauts-faits orneront notre histoire:  
Léonidas est encore avec toi!

Allons, Voltigeur, en avant!  
Vole à la gloire,  
À la victoire!  
Allons, Voltigeur, en avant!  
Vole à la gloire,  
Bannière au vent!  
Allons, Voltigeur, en avant!  
En avant!

## Chant des chasseurs de Saint-Louis<sup>6</sup>

L'aube lui sur nos armes!  
Le drapeau flotte au vent!  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle: En avant!  
En avant!

En avant! narguons la mitraille  
Et la morgue de l'étranger!  
Voici l'heure de la bataille:  
C'est le moment de nous venger!

L'aube luit sur nos armes!  
Le drapeau flotte au vent!  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle: En avant!  
En avant!

En avant! que l'ennemi tremble  
Devant nos légers escadrons!  
Combattons et luttons ensemble!  
Ensemble nous triompherons!

L'aube luit sur nos armes!  
Le drapeau flotte au vent!

---

<sup>6</sup> Musique de M. Ernest Gagnon.

Le clairon des alarmes  
Nous appelle: En avant!  
En avant!

Mais si la victoire rebelle  
Trompait ses fidèles amis...  
Est-il fin plus noble et plus belle  
Que de mourir pour son pays!

L'aube luit sur nos armes!  
Le drapeau flotte au vent!  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle: en avant!  
En avant!

## La fête nationale<sup>7</sup>

Lève ton front, ô ma Patrie!  
Contemple le ciel radieux!  
Le soleil d'un jour glorieux  
Luit sur ta bannière chérie.  
Peuple, déroule tes drapeaux,  
Débris d'une héroïque histoire;  
Va rêver aux vieux jours de gloire,  
Sur la tombe de tes héros!

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,  
Ces lys teints du sang de nos preux!  
Je crois les voir encor poudreux,  
Braver la mitraille et la flamme.  
Peuple, déroule tes drapeaux,  
Débris d'une héroïque histoire;  
Va rêver aux vieux jours de gloire  
Sur la tombe de tes héros!

Et que la brise solennelle  
Porte à l'ancien monde étonné  
L'hymne d'un peuple nouveau-né  
Qui chante en déployant son aile!  
Peuple, déroulons nos drapeaux!  
Nous avons notre vieille histoire;

---

<sup>7</sup> Musique de M. Edm. Fréchette.

Il est encor des jours de gloire:  
Nous pouvons être des héros!

# Corinne<sup>8</sup>

À Mademoiselle Corinne?...

Taille gentille,  
Regard qui brille,  
Port gracieux,  
Tête mutine,  
Bouche divine,  
Voilà Corinne  
La perle de ces lieux!

Devant son grand oeil qui pétille  
Brillant saphir,  
L'étoile du ciel qui scintille  
Semble pâlir.

Taille gentille,  
Regard qui brille,  
Port gracieux,  
Tête mutine,  
Bouche divine,  
Voilà Corinne,  
La perle de ces lieux!

Sur son sein l'éclat de la rose  
S'évanouit;

---

<sup>8</sup> Musique de M. Aug. C. Larue.

Devant elle tout front morose  
S'épanouit.

Taille gentille,  
Regard qui brille,  
Port gracieux,  
Tête mutine,  
Bouche divine,  
Voilà Corinne,  
La perle de ces lieux!

Elle a les accents des mésanges,  
Et son souris  
Nous fait toujours rêver aux anges  
Du paradis.

Taille gentille,  
Regard qui brille,  
Port gracieux,  
Tête mutine,  
Bouche divine,  
Voilà Corinne,  
La perle de ces lieux!

# Juliette

Elle est belle, ma Juliette,  
Belle comme un petit amour,  
Comme un beau rêve de poète,  
Comme un premier rayon du jour!

Ses jolis doigts, sa main mignonne,  
Son front candide et radieux  
Qu'entoure comme une couronne  
Les boucles d'or de ses cheveux!

Son air mutin, son cou d'albâtre,  
Le frais contour de ses bras blancs,  
Son pied petit, mignon, folâtre,  
Perdu sous des plis ondulants!

Sa taille svelte et ravissante,  
Sa bouche au céleste souris,  
Sous sa paupière caressante,  
Son oeil, son regard de houris!

Ses dents plus blanches que l'ivoire,  
Tout jusqu'à sa belle pâleur,  
Rien ne quittera ma mémoire:  
Son image est là, dans mon coeur!

Pour moi c'est la douce lumière

Qui réjouit le prisonnier,  
L'étoile qui, sur l'onde amère,  
La nuit guide le nautonnier!

C'est l'arc-en-ciel après l'orage;  
C'est un premier rayon d'Été...  
Et toujours, devant cette image,  
Mon sein frémit de volupté.

Son nom je crois toujours l'entendre  
Dans les refrains du marinier,  
Dans la chanson suave et tendre  
De l'oiseau sous le maronnier,

Dans les brises si parfumées,  
Dans les roucoulements du vent,  
Dans le frizelis des ramées  
Berçant leur panache mouvant,

Dans les harmonieuses lames  
Murmurant sur le sable d'or,  
Dans le chant cadencé des rames  
Frappant la vague qui s'endort...

Elle est belle, ma Juliette,  
Belle comme un petit amour,  
Comme un beau rêve de poète,  
Comme un premier rayon du jour!

## À mon frère Edmond

Frère, quand les soucis et les peines sans nombre  
Déroutent à mes yeux l'avenir triste et sombre,  
Je me prends à songer à ce jour plein de deuil  
Où, la première fois, nous vîmes un cercueil:  
Nous étions orphelins; nous n'avions plus de mère...  
Il fallut, nous aussi, boire à la coupe amère  
Où chacun ici-bas s'abreuve tôt ou tard.  
Sa dernière parole et son dernier regard  
Furent pour nous: « Enfants! chers enfants, nous dit-elle,  
Approchez! voulez-vous que ma voix maternelle  
Vous enseigne en mourant le secret d'être heureux:  
Soyez toujours unis et marchez deux à deux! »  
Nous lui promîmes tout: tu t'en souviens! Écoute!  
Bien des malheurs depuis ont marqué notre route;  
Eh bien! soyons unis! et, la main dans la main,  
Aidons-nous, et trompons les ennuis du chemin!

## Flora<sup>9</sup>

Vive et gentille,  
Sous sa mantille  
De senora,  
Voix de mésange,  
Sourire d'ange,  
Voilà Flora!

C'est la rieuse ondine  
Au milieu des roseaux,  
Mêlant sa voix badine  
Au murmure des eaux!

Vive et gentille,  
Sous sa mantille  
De senora,  
Voix de mésange,  
Sourire d'ange,  
Voilà Flora!

Chaque matin la rose,  
Dans le parterre en fleur,  
À sa main qui l'arrose  
Emprunte son odeur!

---

<sup>9</sup> Musique de M. Damis Paul.

Vive et gentille,  
Sous sa mantille  
De senora,  
Voix de mésange,  
Sourire d'ange,  
Voilà Flora!

La frêle pâquerette,  
Diamant de nos prés,  
Voit pâlir son aigrette  
Devant ses pieds nacrés!

Vive et gentille,  
Sous sa mantille  
De senora,  
Voix de mésange,  
Sourire d'ange,  
Voilà Flora!

## Elle<sup>10</sup>

Elle était blonde; elle était belle,  
Comme une rose à son matin;  
Elle était douce comme l'aile  
D'une fée ou d'un séraphin  
Blanche comme une fleur d'orange;  
Pure comme un rayon de mai;  
Fraîche comme un sourire d'ange...  
Je la vis un jour... et l'aimai!

Je l'aimai comme on aime l'onde  
Qui babille sous les roseaux;  
Comme on aime l'étoile blonde  
Qui se mire au miroir des eaux;  
Comme on aime une voix touchante;  
Comme on aime la fleur des prés;  
Comme on aime l'ange qui chante,  
Le soir, dans nos rêves dorés.

Elle était blonde; elle était belle,  
Comme une rose à son matin;  
Elle était douce comme l'aile  
D'une fée ou d'un séraphin;  
Blanche comme une fleur d'orange;  
Pure comme un rayon de mai;

---

<sup>10</sup> Musique de M. Ernest Gagnon.

Fraîche comme un sourire d'ange...  
Je la vis un jour... et l'aimai!

## Les canotiers<sup>11</sup>

Soulève tes rames,  
Mon gai matelot,  
Et fais, sur les lames,  
Bondir ton canot!  
Vois, là, ton amante  
Qui te suit des yeux...  
– L’onde était charmante,  
Les rameurs joyeux!

Sur la vague molle,  
Effleurant le flot,  
Quand ton canot vole,  
Hardi matelot,  
En cadence chante  
Tes refrains si vieux!  
– L’onde était charmante,  
Les rameurs joyeux!

Sur le flot qui passe,  
Passe, canotier!  
Voler dans l’espace,  
Quel joli métier!  
Pourtant la tourmente  
Parfois gronde aux cieux!

---

<sup>11</sup> Musique de M. C. Lavigneur.

– L'onde était charmante,  
Les rameurs joyeux!

## Le retour de « L'Abeille »<sup>12</sup>

Reviens, petite « Abeille, »  
Laisse là ta prison!  
Reviens à notre oreille,  
Bourdonner ta chanson!

De la plage inconnue,  
Reviens à notre voix,  
Et sois la bienvenue  
Au foyer d'autrefois!

Dans la fleur empourprée,  
Va plonger d'un vol sûr  
Ton aile diaprée,  
Ton corselet d'azur!

La pelouse fleurie  
Te donne son trésor,  
Et la verte prairie  
T'offre ses boutons d'or.

La craintive pervenche;  
Le sémillant jasmin;  
Le muguet qui se penche  
Sur le bord du chemin;

---

<sup>12</sup> Petit journal publié par les Élèves du Petit Séminaire de Québec.

Les frêles pâquerettes  
Douces comme leur miel;  
Les pâles violettes  
Au regard bleu de ciel;

Le gracieux narcisse,  
Favori du printemps,  
Qui mire son calice  
Au miroir des étangs;

La candide aubépine  
Qui dort sous les buissons;  
La rose dont l'épine  
Déchire les toisons;

L'immortelle au teint blême;  
Le pavot séducteur;  
Les oeillets à l'emblème  
Plus doux que leur odeur;

Et les tulipes blondes,  
Et le froid nénuphar  
Qui berce au gré des ondes  
Son calice blafard;

La douce marjolaine  
Qui pare nos bosquets,  
Et dont la châtelaine  
Embaume ses bouquets;

Des fraîches églantines,  
Les boutons empourprés;  
Les clochettes mutines,  
Ornements de nos prés;

La triste renoncule  
Qui, rêveuse, le soir,  
Sourit au crépuscule  
Et lui dit: au revoir!

Sous les blondes avoines,  
Et sous l'or des épis,  
Les pesantes pivoinés  
Aux reflets cramoisis;

Les primevères sombres,  
Et la belle-de-nuit  
Qui sourit dans les ombres  
Quand le soleil s'enfuit;

L'amoureuse pensée,  
Au velours jaune et noir,  
Qui frissonne, glacée  
Par le frais arrosoir;

La blanche marguerite  
Qui prédit l'avenir;  
Le bluet qui palpité  
Sous l'aile du zéphir;

Le lotus qui déploie

Son calice mouvant;  
Le dalhia qui ploie  
Sous les baisers du vent;

L'odorante anémone,  
Aux reflets éclatants;  
Et les fleurs de l'automne,  
Et les fleurs du printemps;

Le lis qui vient d'éclore  
Avec les feux du jour:  
Toute la cour de Flore  
Sourit à ton retour.

Va, de tes fleurs si chères,  
Humer les doux parfums,  
Et chasse des parterres  
Les frélons importuns.

Dans les plaines que dore  
Un printemps éternel,  
Sous les yeux de l'aurore,  
Va butiner ton miel!

Puisse un reflet de gloire  
Longtemps briller encor  
Sur ton corset de moire  
Et sur tes ailes d'or!

Loin de toi le calice  
D'amertume et de fiel,

Et que rien n'obscurcisse  
L'azur de ton beau ciel!

Qu'aucun soin n'inquiète  
Ton paisible séjour!  
C'est le vœu du poète  
Qui chante ton retour!

## Minuit

La pâle nuit d'Automne  
De ténèbres couronne  
Le front gris du manoir;  
Morne et silencieuse,  
L'ombre s'assied, rêveuse,  
Sous le vieux sapin noir.

Au firmament ses voiles  
Sont parsemés d'étoiles  
Dont le regard changeant,  
Sur la nappe des ondes,  
Répand en gerbes blondes  
Ses paillettes d'argent.

Dans le ciel en silence  
La lune se balance  
Ainsi qu'un ballon d'or,  
Et sa lumière pâle,  
D'une teinte d'opale,  
Baigne le flot qui dort.

Au bois rien ne roucoule  
Que le ruisseau qui coule  
En perles de saphir;  
Et nul cygne sauvage  
N'ouvre sur le rivage

Sa blanche aile au zéphir.

Une ondoyante voile,  
Comme aux cieux une étoile,  
Brille au loin sur les eaux,  
Et la chouette grise  
De son vol pesant frise  
La pointe des roseaux.

La bécassine noire  
Au col zébré de moire  
Dort parmi les ajoncs  
Qui fourmillent sans nombre  
Sur le rivage sombre,  
Au pied des noirs donjons.

Sous la roche pendante,  
La grenouille stridente  
Dit sa rauque chanson,  
Et des algues couverte  
Toute la troupe verte  
Coasse à l'unisson.

Dans l'onde qui miroite,  
L'ondine toute moite  
Écartant les roseaux,  
Sèche sa blanche épaule  
À l'ombre du vieux saule  
Qui pleure au bord des eaux.

Rêveuse elle se mire

Et, coquette, s'admire  
Dans le miroir mouvant,  
Et de ses tresses blondes,  
Sur le cristal des ondes,  
Tombent des pleurs d'argent.

La Sylphide amoureuse,  
La Péri vaporeuse,  
Fée au col de satin,  
Dans leur ronde légère,  
Effleurent la fougère  
D'un petit pied mutin.

Les farfadets, les gnomes,  
Les nocturnes fantômes,  
Traînant leurs linceuls gris,  
Dansent, spectres difformes,  
Autour des troncs énormes  
Des vieux pins rabougris.

Le serpent rampe et glisse,  
Et son écaille lisse  
D'un rayon fauve luit;  
Les bêtes carnassières  
Sortent de leurs tanières...  
Dormons : il est minuit!

## Le matin

À l'horizon, l'aurore  
Vient d'éclorre,  
Comme un phare éclatant,  
Et sur l'herbe arrosée  
De rosée,  
Sème un rayon flottant.

La flexible ramure  
Qui murmure,  
Salue le point du jour;  
Dans leurs nids, les mésanges  
Aux voix d'anges,  
Semblent parler d'amour.

Le sapin qui soupire,  
Verte lyre,  
Se penche sur les eaux,  
Et mire son humide  
Pyramide  
Au milieu des roseaux.

La sémillante ondine  
Qui badine  
Avec le flot qui rit,  
Dans le miroir de l'onde,  
Toute blonde,

Se regarde et sourit.

La sylphide vermeille  
Qui s'éveille  
Avec les papillons,  
Vole, chante, babille  
Et s'habille  
D'un tissu de rayons.

Le gnome du rivage  
Fuit sauvage  
Devant un gai lutin  
Qui, pendant qu'il sautille,  
L'entortille  
Dans un rets de satin.

Les messagers funèbres  
Des ténèbres  
S'enfuient dans les vieux murs,  
Ou de leurs grêles ongles,  
Sous les jongles,  
Se font des trous obscurs.

Aux vagues odorantes,  
Murmurantes,  
Sous l'arceau des buissons,  
La tendre Pilomèle  
Chante et mêle  
Ses plus douces chansons.

La blanche pâquerette

Dont l'aigrette  
Luit au bord du sillon,  
Semble appeler l'abeille  
Qui sommeille,  
Ou le frais papillon.

La nuit pliant ses voiles,  
Des étoiles,  
Le cortège s'enfuit;  
La brume de l'aurore  
S'évapore...  
Debout: le soleil luit!

## Le colibri

Tu fends la voûte azurée,  
Charmant rival du zéphir,  
Sylphe dont l'aile dorée,  
    Diaprée,  
Scintille comme un saphir!

Une fleur fait tes délices,  
Une rose tes amours,  
Dans leurs odorants calices,  
    Tu te glisses,  
Et tu voltiges toujours!

Viens embaumer la vallée  
De ton souffle frais et pur,  
Ainsi qu'une nymphe ailée,  
    Envolée  
D'un palais d'or et d'azur!

Es-tu de la blanche fée,  
L'harmonieux messenger?  
Viens-tu, brillant coryphée,  
    Comme Orphée,  
Enchanter bois et verger?

Poursuis ta ronde mutine!  
Vole, petit, vole encor!

Hume la rose et butine  
L'églantine  
Avec la tulipe d'or!

Bientôt ta course légère  
T'emportant sous d'autres cieux,  
Tu charmeras la bergère  
Étrangère,  
Par ton vol harmonieux.

Mais, pendant que mes paroles  
T'adressent un mot d'amour,  
Quittant les fraîches corolles,  
Tu t'envoles...  
Adieu donc jusqu'au retour!

## Le retour<sup>13</sup>

Fleuve dont la vague sonore  
A bercé mes jeunes amours,  
Ton flot conserve-t-il encore  
Le souvenir de mes beaux jours?  
Tu me revois sur cette grève,  
Après bien des ans révolus,  
Revenant chercher dans un rêve,  
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus!

Brise fidèle  
De mon fleuve adoré,  
Parle-moi d'elle...  
J'ai tant pleuré!

Combien de fois, au bord de l'onde,  
Rêveuse, je la vis s'asseoir,  
Laissant sa chevelure blonde  
Frémir sous le souffle du soir!  
Combien de fois ta vague errante  
Nous balançait-t-elle tous deux,  
Lorsque, sous ta brise odorante,  
Notre esquif fendait tes flots bleus!

Brise fidèle

---

<sup>13</sup> Musique de M. Alfred Paré.

De mon fleuve adoré,  
Parle-moi d'elle...  
J'ai tant pleuré!

Et quand le triste bruit des armes  
Vint m'arracher à mon bonheur,  
Tu reçus ses premières larmes  
Et son premier chant de douleur!...  
Ô fleuve! sur ton beau rivage,  
Elle vint pleurer si souvent,  
N'as-tu pas gardé son image  
Au fond de ton miroir mouvant?...

Brise fidèle  
Témoin de mes amours,  
Parle-moi d'elle...  
D'elle toujours!...

## Barcarolle<sup>14</sup>

Viens, ma belle,  
Ma nacelle  
À la brise ouvre son aile,  
Comme un cygne gracieux,  
Et se penche,  
Toute blanche,  
Pour nous recevoir tous deux!

Le vent caresse l'onde;  
Le ciel sourit au flot;  
Sur nous, l'étoile blonde  
Semble veiller là-haut!

Viens, ma belle,  
Ma nacelle  
À la brise ouvre son aile,  
Comme un cygne gracieux,  
Et se penche,  
Toute blanche,  
Pour nous recevoir tous deux!

Viens! la vague soupire...  
Viens! le lac est si beau...  
Je veux voir ton sourire

---

<sup>14</sup> Musique de M. Edm. Fréchette.

Entre le ciel et l'eau!

Viens, ma belle,  
Ma nacelle  
À la brise ouvre son aile,  
Comme un cygne gracieux,  
Et se penche,  
Toute blanche,  
Pour nous recevoir tous deux!

La nacelle coquette  
Glissa sur les flots bleus...  
Mais bientôt la tempête  
Couvrit l'onde et les cieux!...

La nacelle  
Faible et frêle  
Longtemps secoua son aile  
Contre le vent; mais soudain  
L'abîme s'ouvrit sous elle...  
Puis on n'entendit plus rien!...

## Un petit mot d'amour

Souffle divin des anges,  
Voix des douces mésanges,  
Orgue du bois mouvant,  
Frais écho de la rive  
Qui, le soir, nous arrive,  
Sur les ailes du vent!

Sons des harpes lointaines,  
Murmures des fontaines  
Sur l'émail des cailloux,  
Chansons aériennes  
Des brunes indiennes  
Sur l'onde des bayous!

Chant des fraîches cascades  
Sous les vieilles arcades  
Des antiques manoirs,  
Barcarolle touchante  
Que sur son balcon chante  
L'Andalouse aux yeux noirs!

Soupirs, brises, murmures,  
Vibrant sous les ramures,  
À la chute du jour!...  
Rien ne vaut l'harmonie,  
La douceur infinie,

D'un petit mot d'amour.

## Mon rêve rose

Lorsque le soir morose  
S'endort à son couchant,  
Berce, ô mon rêve rose,  
Berce mon front penchant!

Lorsque j'entends sonner les heures  
Qui comptent mes jours et mes nuits;  
Quand, ô ma pauvre âme, tu pleures,  
Sous le poids des tristes ennuis;  
Même quand le regret y pose  
    Son aiguillon d'airain,  
    Toujours un rêve rose  
    Berce mon coeur trop plein!

Aux coupes de ma destinée,  
Enfant, je demandais du miel,  
Et sur mes lèvres chaque année  
Ne vient déposer que du fiel;  
Pourtant lorsque le soir morose  
    S'endort à son couchant,  
    Toujours un rêve rose  
    Berce mon front penchant!

J'ai poursuivi mainte chimère;  
J'ai voulu goûter aux plaisirs,  
Et, comme un mirage éphémère,

Leur fuite a trompé mes désirs...  
Pourtant quand le regret y pose  
    Son aiguillon d'airain,  
    Toujours un rêve rose  
    Berce mon coeur trop plein!

Quand mon front est morose,  
Quand mon oeil a des pleurs,  
Viens, ô mon rêve rose,  
Viens charmer mes douleurs!

## La foi, l'espérance et la charité

Un jour on m'avait dit: Ne crois rien sur la terre!  
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi;  
La raison, devant lui, doit plier et se taire;  
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi!

Et moi, je me suis dit: Le sceptique est infâme!  
Et mon esprit n'a pas douté;  
Car, moi, dans le coeur d'une femme,  
J'ai su trouver la *Vérité!*

Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune!  
Le faste des heureux avait séduit mon coeur!  
Et mes illusions, se brisant une à une,  
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur!  
Je détestais la vie... et pourtant, pour mon âme,  
Le ciel n'a jamais été noir;  
Car, moi, dans le coeur d'une femme,  
J'ai su retrouver de l'*Espoir!*

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la vie,  
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi...  
Mais bientôt, au contact des haines, de l'envie,  
Je devins égoïste, et mon coeur avait froid.  
Pourtant je n'ai jamais perdu la sainte flamme  
Que l'Éternel y mit un jour;  
Car, au fond du coeur d'une femme,

Mon âme a su trouver l'*Amour!*

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,  
La femme, c'est la *Foi* qui charme nos douleurs!  
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'existence!  
La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos malheurs!  
Souvent un coeur *blasé* qu'un suicide réclâme,  
Quand il voit tout s'éteindre en soi,  
Trouve dans le coeur d'une femme,  
L'*Amour*, l'*Espérance* et la *Foi!*

# Ne pleure pas!

Pour l'album de Madame G\*\*\*

« Pourquoi pleurer? pourquoi, ma mère,  
Me regarder si tristement?  
Pourquoi, par ta douleur amère,  
Attrister mon dernier moment?

Chaque nuit je vois dans un rêve  
Un ange au visage si beau!...  
Sa blanche main parfois soulève  
Le rideau blanc de mon berceau.

Me regardant avec tendresse,  
Il me montre du doigt le ciel,  
Et des mots d'ineffable ivresse  
Tombent de ses lèvres de miel.

« Viens, dit-il, la terre est indigne  
« D'un ange au coeur pur comme toi! »  
Et reprenant son vol de cygne:  
« Viens, me dit-il, viens avec moi! »

Pour moi le ciel seul a des charmes;  
Le ciel seul peut remplir mon coeur!  
Ô ma mère! sèche tes larmes:  
Refuserais-tu mon bonheur?

Je vais au ciel avec les anges,  
Prier pour ma soeur et pour toi;  
Je vais aux célestes phalanges;  
À bientôt, ma mère, crois-moi! »

Ainsi sur sa funèbre couche,  
Parlait un ange aux yeux d'azur,  
Et la mort au regard farouche  
Planait déjà sur son front pur.

Cependant sa mère éplorée  
Semblait, dans son chagrin navrant,  
Vouloir sur sa lèvre adorée  
Retenir son souffle mourant.

Ce fut en vain... douce exilée  
Son âme prit vol vers les cieux...  
La pauvre mère désolée  
N'eut plus qu'à lui fermer les yeux.

L'enfant se pencha vers la tombe:  
Et l'on dit qu'à ce même instant,  
L'on vit une blanche colombe  
Monter vers le ciel en chantant.

Sèche tes larmes, tendre mère!  
N'emplis pas ta coupe de fiel;  
Si ton fils a quitté la terre,  
Ne pleure pas, il est au ciel!

# Le poète-bohême

## L'égoïsme

Qui donc vient frapper à ma porte?...  
Encor ce mendiant!... Encor!  
Tu souffres, dis-tu?... Que m'importe  
Tes souffrances?... moi, j'ai de l'or!  
Que m'importe ta face blême?...  
Pour vivre n'as-tu pas des bras?  
Souffre, vilain bohême!  
Souffre! et ne te plains pas!

## L'amitié

Poursuis, enfant, ta noble route!  
Il est des coeurs d'amis encor...  
As-tu froid? as-tu faim?... Écoute!  
Viens avec moi: voici de l'or!  
Chante! Ton brillant diadème  
Nargue le monde et les ingrats...  
Chante, pauvre bohême!  
Chante! et ne maudis pas!

## L'amour

Transi dans ta pauvre mansarde,

Chante, poète aux rimes d'or!  
Chante! car le bon Dieu te garde  
Des fleurs et du soleil encor...  
Chante au moins pour celle qui t'aime...  
Écoute! on t'applaudit là-bas.  
Chante, pauvre bohême!  
Chante! et ne pleure pas!

### Le poète

Ta voix me retient à la vie...  
Merci! noble et sainte Pitié!  
Oh! moi, c'est tout ce que j'envie:  
Un peu d'amour et d'amitié.  
Malheur à celui qui blasphème,  
Quand il a ces fleurs sous ses pas!...  
Oh! le pauvre bohême,  
Lui, ne l'oubliera pas.

## Misère

Le ciel était brumeux et morne;  
L'air était froid;  
Un enfant assis sur la borne,  
Tremblait d'effroi.

Il était nuit: la douzième heure  
Avait sonné;  
Il était sans pain, sans demeure,  
L'infortuné!

Et non loin de lui, sur sa tête,  
Les gais accords  
Et les accents du monde en fête  
Vibraient alors...

Le ciel était brumeux et morne;  
L'air était froid;  
L'enfant seul, assis sur la borne,  
Tremblait d'effroi...

Et quand l'aurore sur le givre,  
Vint resplendir,  
L'enfant avait cessé de vivre  
Et de souffrir.

## Épilogue

Charmes de mes soirées!  
Charmes de mes hivers!  
Illusions dorées!  
Adieu donc, ô mes vers!

Dans mon humble mansarde,  
Je vous ai bien choyés...  
Allez! que Dieu vous garde  
Du sort des oubliés!

Pour des rives plus belles,  
Partez, frais papillons!  
Mais craignez pour vos ailes  
Les lustres des salons!



Cet ouvrage est le 90<sup>ème</sup> publié  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
n'est subventionné par aucun gouvernement  
et est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.